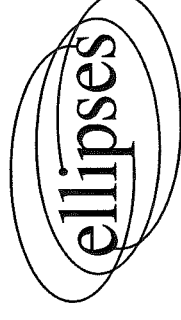


LES MONDES ROMAINS

QUESTIONS D'ARCHEOLOGIE ET D'HISTOIRE

Sous la coordination de
Ricardo GONZÁLEZ VILLAEUSCUSA
Giusto TRAINA
Jean-Pierre VALLAT



Dans la collection *Le monde: une histoire*

dirigée par Yves Roman

mondes anciens

série dirigée par Yves Roman

- L'Afrique romaine (146 av. J.-C.-439 apr. J.-C.), par P. Corbier et M. Griesheimer
- De l'Antiquité au Moyen Âge. L'Occident de 313 à 800, par J. Durliat
- La Grèce classique, par A. Jacquemin
- L'Empire romain tardif (235-395 apr. J.-C.), 2^e édition, par Y. Modéran
- Rome : la République impériale (264-27 av. J.-C.), par D. Roman
- Le Haut-Empire romain (27 av. J.-C.-235 apr. J.-C.), par Y. Roman
- Rome : de la République à l'Empire (III^e siècle av. J.-C.-III^e siècle apr. J.-C.), 2^e édition, par D. et Y. Roman
- La ville de Rome de César à Commode, par F. Bertrand, M.-Cl. Ferriès et A. Sartre-Fauriat
- Les systèmes politiques grecs, par A. Fouchard
- Les États grecs, par A. Fouchard
- La monnaie grecque, par D. Gerin, C. Grandjean, M. Amandry et F. de Callatay
- La culture grecque, par G. Hoffmann
- Le christianisme antique (I^{er}-V^e siècle), 2^e édition, par P. Mattei
- La société romaine des origines à la fin du Haut-Empire, par A. Pérez
- Rome et l'hellénisme (III^e-I^{er} siècle av. J.-C.), par D. et Y. Roman
- L'économie des cités grecques, 2^e édition, par Léopold Migeotte
- L'économie du monde romain, par Jean Andreau
- Les Juifs dans le monde hellénistique, par Vincent Puech
- La monnaie antique. Grèce et Rome (VII^e siècle av. J.-C. - V^e siècle apr. J.-C.), coord. Michel Amandry
- mondes modernes, série dirigée par Hugues Daussy
- mondes médiévaux, série dirigée par Christine Bousquet-Labouérie
- mondes contemporains, série dirigée par Jean-François Muracciole

ISBN 9782340-033610

©Ellipses Édition Marketing S.A., 2020

32, rue Bague 75740 Paris cedex 15



Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5-2° et 3°a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.ellipses-editions.fr

POURQUOI « DES MONDES ROMAINS » ?

R. GONZÁLEZ VILLAESCUSA · G. TRAINA · J.-P. VALLAT

Avant d'écrire une histoire et une archéologie « des mondes romains » nous voudrions aborder la question qui nous semble essentielle pour un manuel destiné, d'abord aux étudiants, celui du choix du titre. On lit, le plus souvent, soit une histoire romaine (Hinard, 2002 ; Roman, 2016), soit une histoire du monde romain périodisée, la République, le Haut Empire, l'Empire tardif (Garnsey, 1987), ou spatialisée (Sartre, 1991) soit un manuel d'archéologie (Carandini, 1979 ; Schnapp, 1980 ; Demoule *et al.* 2009). Au mieux certains manuels présentent-ils une problématique autour de l'économie, de la société (Andreau, 2010 ; Giardina, 2002) de la crise du III^e siècle, de la grande stratégie, de l'armée. Or la question du titre et de l'objet de ce manuel est primordiale.

C'est un livre qui s'inscrit dans la collection initiée par le manuel de R. Etienne, C. Muller et F. Prost (Ellipses, 2000) mais qui s'en différencie en ce qu'il ne suit pas un plan chronologique, même s'il en tient compte, car les mondes romains ne sont comparables ni dans le temps ni dans l'espace. C'est le choix des éditions Ellipses et du comité de rédaction de cet ouvrage en constituant une équipe à la fois internationale et pluridisciplinaire.

Le manuel laisse une grande place à la méthodologie et à la thématique, et cherche à saisir l'apport spécifique de l'archéologie dans la compréhension des mondes romains par l'étude des sources primaires (littéraires, épigraphiques, numismatiques, archéologiques...) pour produire une histoire renouvelée. C'est un manuel d'histoire romaine et d'archéologie, c'est l'état d'une question, à partir de deux sciences pluridisciplinaires, qui connaissent des renouvellements épistémologiques constants. Il tente de donner les fondamentaux de la discipline archéologique, tout en mettant en évidence le mouvement, les apports et les limites des approches mises en œuvre.

Ce n'est pas un livre d'histoire du « monde romain » pour autant que ce concept ait un sens. En effet, la notion mérite réflexion : au sens d'Empire c'est-à-dire de domination sur un espace qui va du nord des îles britanniques au golfe persique et du détroit de Gibraltar aux confins des déserts proche orientaux, le monde romain n'existe que brièvement, au mieux de la création de la première *provincia*, la Sicile, par Rome, au III^e siècle av. J.-C. ; à la chute de Rome prise par les Wisigoths d'Alaric en 410 ap. J.-C., ou au renvoi des insignes impériaux à Constantinople, en 476 par le roi hérétique Odoacre. Soit pendant sept siècles.

La « ville romaine » est conçue dans l'imaginaire collectif comme un espace séparé de la campagne environnante (*rus*) grâce à des remparts percés de portes d'accès monumentales, et structurée à l'intérieur de ces murs par un réseau routier de plan orthogonal : les axes principaux de l'articulation spatiale urbaine sont le *cardo* (nord-sud) et le *decumanus* (est-ouest) qui, en se croisant, forment le *forum*, la place principale, situé au centre de la ville. Bien qu'elle corresponde à la réalité archéologique, cette vision doit être circonscrite et remise dans son contexte historique. Il s'agit bien de la conception spatiale la plus diffusée dans les colonies (*coloniae*) progressivement fondées par Rome, dès le IV^e s. av. J.-C., en Italie, le long des voies consulaires (la plus ancienne étant la *via Appia*, construite en 312 av. J.-C.), qui sillonnaient la péninsule à partir de l'*Vrbs*, la ville par antonomase, Rome. Si ce schéma urbain est retraceable, sans toutefois aucune formule de standardisation préfabriquée, non seulement en Italie mais dans maintes villes de la partie occidentale de l'Empire, le phénomène ne concerne pas les provinces orientales, telles la Grèce (*Achaia*), l'Asie (*Asia*), en particulier les cités de la côte égéenne de l'actuelle Turquie, la Syrie (*Syria*) ou l'Égypte (*Aegyptum*), lesquelles, à l'époque impériale, étaient en pleine floraison : dans ces régions de l'Empire, la

tradition urbaine hellénistique, et souvent une grande richesse économique, ont influencé considérablement l'aspects des villes en termes d'architecture, d'équipements urbains, de matériaux et parfois de bâtis. Paradoxalement, Rome ne se présente pas comme une ville romaine « typique » : en effet, à l'instar d'autres villes de l'Italie, dont l'histoire s'enracine jusque dans l'âge du Fer (IX^e-VIII^e s. av. J.-C.) voire parfois plus tôt, elle s'est formée et a évolué lentement, vivant tout au long de son histoire des phases de changement, d'agrandissement mais aussi d'involution. Jusqu'aux grands travaux mis en œuvre surtout par certains empereurs (Auguste, Domitien, Trajan, Aurélien et Dioclétien parmi les plus actifs) c'est l'agglutination qui caractérise l'urbanisme de Rome, que n'a pas organisé ce que nous appellerions aujourd'hui un plan général d'aménagement urbain. Aulu-Gelle (*Noctes Atticae* 16, 13), parlant au II^e s. ap. J.-C. des colonies comme de reproductions en miniature de Rome (*quasi effigies parvae simulacraque*), a parfois été mal interprété : cette expression ne se réfère pas à l'image urbaine de Rome mais souligne le lien entre les colonies et leur métropole ainsi que leur appartenance à l'*amplitudo et maiestas populi Romani*, c'est-à-dire l'autorité et à la majesté de peuple romain (Zanker, 2013). Dans toutes les villes de l'Empire, cette appartenance s'est

traduite concrètement par la typologisation d'édifices publics hébergeant la vie politique, religieuse et économique des différentes communautés citadines : dans beaucoup de cités romaines, la construction, la vie et les transformations de ces édifices permettent de suivre les changements politiques et sociaux.

Les centres monumentaux et les équipements urbains

Dès l'archaïsme, le forum constitue sans doute le noyau de la ville romaine, l'espace public autour duquel se dressent les différents édifices dont les fonctions religieuse et civile sont à l'origine de la vie citadine : un *locus celeberrimus* où la dimension pratique est inséparable de la portée idéologique et honorifique. Le forum est, surtout durant l'époque républicaine, le théâtre privilégié de la mise en scène de toute cérémonie (politique et religieuse), des assemblées, de l'exercice de la justice, des négociations commerciales, des jeux et spectacles publics : il fonctionne en effet comme un lieu polyfonctionnel où se règlent

tous les aspects de la vie communautaire. Le forum le plus fameux, celui de Rome, le Forum romain par excellence, ne résulte pas d'un projet unitaire ; dans toute la zone où il est implanté, tant les édifices que leur organisation ont subi des changements continus dus aux mutations politiques et sociales de Rome. Jusqu'à la fin de la République, il constitue néanmoins le schéma urbain de référence de toute ville romaine pour la typologie des édifices plus que pour leur disposition spatiale autour de la *platea forensis* (la place). Vu la transformation quasi continue du Forum de Rome et la disparition presque totale du faciès républicain de ses édifices, celui de Cosa (aujourd'hui Ansedonia) est fondamental pour mieux comprendre les types architectoniques et leurs fonctions (fig. 18-96). Cosa est une cité à statut de *colonia romana*, fondée en 273 av. J.-C. au même moment que sa jumelle, *Paestum* : l'état de conservation de ses monuments républicains confère au site une importance exceptionnelle. L'espace du forum, situé dans une vaste plaine en communication directe avec l'*arx* comme à Rome, fut construit presque entièrement au cours du II^e s. av. J.-C. Au-delà des *atria publica*, édifices attestés à Rome exclusivement grâce aux sources

(Tite-Live 39, 44, 7), qui fonctionnaient comme des espaces couverts séparés, répartis autour du forum, l'ensemble préservé *curia* et *comitium* présente un intérêt documentaire majeur. La *curia*, techniquement un *templum*, c'est-à-dire un espace rendu sacré par la prise d'auspices pratiquée par les augures, était destinée aux réunions du Sénat de la ville (*ordo decurionum*). Elle était orientée vers le *comitium*, constitué d'une *cauea* circulaire inscrite dans une structure quadrangulaire, et accueillait les assemblées du peuple. Au milieu du II^e s. av. J.-C., le forum de Cosa fut doté d'une *basilica*, un édifice désormais caractéristique dans ce type d'espace (J.-Ch. Balty, 1991). Le succès de ce bâtiment fonctionnel fut tel qu'à Rome trois exemplaires en furent construits en peu de temps : la *basilica Porcia* (184 av. J.-C.),

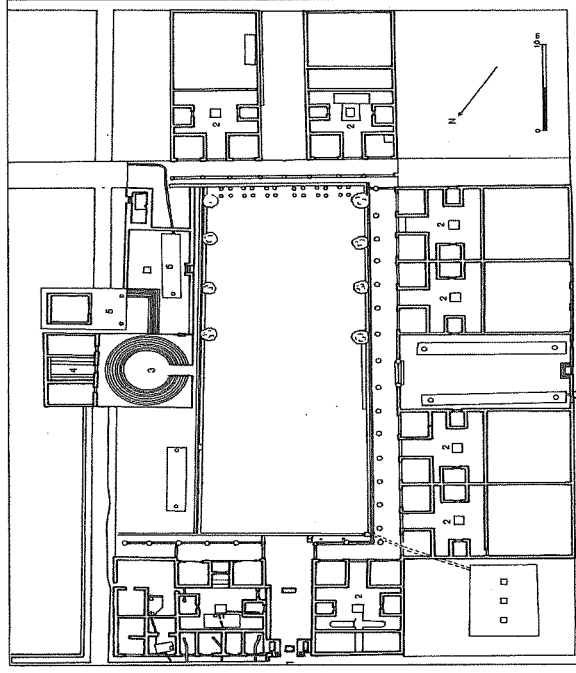


fig. 18-96. Plan du forum de Cosa/Ansedonia, Italie, vers le milieu du II^e s. av. J.-C. 1. Arc d'accès au forum ; 2. *atria publica* ; 3. *comitium* ; 4. *curia* ; 5. temple de la Concorde ; 6. autel du temple.

l'*Aemilia* (179 av. J.-C.) et la *Sempronia* (170 av. J.-C.). Dans un premier temps la *basilica* fut conçue comme une prolongation couverte de la place, sans fonction spécifique si ce n'était celle d'abri en cas d'intempéries ou de canicule ; mais dès la fin de la République, elle fut souvent aménagée pour accueillir les tribunaux, tandis qu'à l'époque impériale, elle comportait généralement un espace, parfois une *aedes* (temple) pour la célébration du culte impérial. Un deuxième exemple de forum qui complète, avec une progressive transformation monumentale, le cadre des centres monumentaux est celui de Pompéi (fig. 18-97). Soulignons la présence dominante du temple de la cité, le *capitolium*, un élément constant et déterminant de tous les forums du monde romain. La longue durée de vie de la ville campanienne permet de mesurer l'importance croissante, au fil du temps, du culte impérial auquel était réservé pratiquement toute la zone ouest du forum. Faisait encore partie intégrante de l'ensemble, le *macellum*, un enclos monumental accueillant le marché de la viande et du poisson, qui atteste la fonction commerciale des forums romains, comme les *tabernae*, échoppes généralement de dimensions réduites.

À partir de l'époque de César et Auguste, la conception du forum se transforma à Rome : ce qui était durant la République un espace polyvalent mais surtout politique, collectif et public devint un lieu privé, placé sous l'égide d'une seule personnalité et de ses divinités tutélaires. Et cette formule, avec des variations plus ou moins importantes, se retrouve dans tous les forums impériaux de Rome, de César (milieu du I^{er} s. av. J.-C.) à Trajan (début du II^e s. ap. J.-C.). Les deux premiers siècles de la période impériale sont aussi caractérisés par la grande expansion territoriale de Rome, avec comme conséquence la fondation ou les réaménagements des forums dans beaucoup de villes italiennes et provinciales. Cette période voit l'expérimentation et la définition de schémas en vogue durant tout le I^{er} s. ap. J.-C. Abstraction faite des inévitables variations d'un site à l'autre,

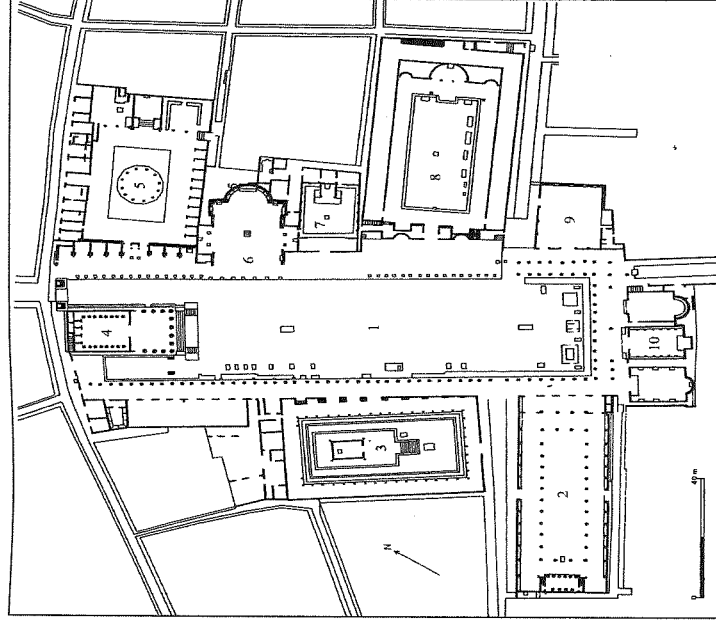


fig. 18-97. Plan du forum de Pompéi et des édifices adjacents avant l'éruption du Vésuve en 79 ap. J.-C. 1. Platea forensis ; 2. basilica ; 3. temple d'Apollon ; 4. capitulum ; 5. macellum ; 6. templum des lares publics ; 7. templum duii Vespasiani ; 8. édifice d'Eumachia ; 9. comitium ; 10. curia (?)

le forum-type se présentait comme une place rectangulaire, bordée de portiques, caractérisée par la présence d'une *basilica* et d'un temple (*aedes*), occupant une position dominante. En général ce temple n'était plus dédié, comme par le passé, à la triade capitoline (Jupiter, Junon et Minerve) mais à la déesse *Roma* souvent accompagnée du *numen* (puissance agissante) de l'empereur régnant ou de son *imago* (effigie) (Cicéron, *De divinatione*, 1, 120 ; Tacite, *Annales*, 1, 10). Parallèlement aux fondations urbaines *ex nouo*, des complexes préexistants firent l'objet d'une redéfinition monumentale, surtout dans les cités orientales, pressenties comme les plus à même de pérenniser les noms et la marque du conquérant. L'agora d'Athènes, cité emblématique de la Grèce transformée par Agrippa, et le forum de Corinthe sont les cas les plus évidents d'une romanisation du cœur politique et religieux de villes conquises (Gros, Torelli, 1994, 383-391).

La romanisation d'Athènes à l'époque d'Auguste

« Ceux qui devinrent "Romains" ne le furent jamais qu'à leur manière, car il n'y avait pas un modèle particulier qui permit de décerner un brevet de romanité » P. Le Roux (2005). Apparu au XIX^e siècle, le terme « romanisation » se réfère au processus d'assimilation qui suivit les conquêtes de Rome mais échappe à toute définition univoque : l'historiographie moderne y englobe une large gamme de phénomènes parfois très différents. Récemment encore, l'étude de la romanisation en a plutôt pointé les aspects culturels tandis que les sources anciennes, reflétant surtout la sensibilité de l'élite romaine au pouvoir, ne s'attardent guère sur les implications de la « vie à la romaine » pour les peuples conquis et abordent plus souvent la question sous les angles du droit et de la loyauté à Rome et à son empire. Dans les provinces occidentales surtout, la romanisation implique d'abord l'emploi de la langue latine et la diffusion d'une culture, matérielle et immatérielle, liée à l'Italie. Divers biens de consommation et d'équipement, y compris ceux de luxe : produits tels le vin et l'huile d'olive, amphores les contenant, mobilier domestique, matériaux de construction, décor, céramique, etc., manifestations culturelles et religieuses souvent complexes (comme le culte impérial), publiques et privées.

La romanisation du monde grec à l'époque impériale comporte ainsi l'acclimatation de coutumes romaines, notamment de festivités (*spectacula/munera*, fête des *kalendae* etc.) étrangères aux traditions de la *polis*. Ce n'est toutefois pas une romanisation culturelle car la *paideia* grecque reste une valeur fondamentale bien ancrée, que n'ébranle pas l'idéologie du pouvoir romain, *in primis* le culte impérial (Cavalleri, 2013).

Séparant de la Macédoine le sud de la péninsule grecque, le Péloponnèse et les Cyclades, la province romaine d'*Achaia* fut créée en 27 av. J.-C. La région était en décadence par rapport à l'âge classique, mais elle restait très urbanisée, même si certains centres antiques avaient été abandonnés. Pour les Romains, Athènes, la principale ville de la Grèce, ne sera jamais sa capitale, laquelle, à cette époque, était Corinthe, après sa refondation en tant que colonie en 44 av. J.-C. par César. *Lurbs attica* avait épousé la cause de Mithridate VI, roi du Pont, et en 86 av. J.-C., lors de la première guerre mithridatique, Sylla l'avait pillée. Sensuivit un état de crise qui perdura durant la guerre civile entre Octavien et Antoine et ne prit fin qu'à l'époque augustéenne ; même alors, si l'on en croit Dion Cassius (54, 7, 2-4), les rapports entre Athènes et le *princeps* demeurèrent longtemps froids. Le programme de romanisation des espaces publics de la

citée à dès lors une signification non seulement culturelle, mais aussi idéologique (fig. 18-98). La politique d'Auguste s'inspire d'une certaine manière de celle des rois de Pergame, Eumène II et Attale II qui, durant la première moitié du II^e s. av. J.-C., instaurèrent un véritable programme urbain les plaçant au rang des évergètes de la cité. Le premier construisit sur le flanc sud de l'Acropole un portique monumental (163 m de long) doté d'un étage ; son frère, l'imitant, borda en 140 av. J.-C. le côté sud de l'Agora d'une stoa portant son nom (116 m de long) ; la Stoa dite du milieu, le Bâtiment Est et la Stoa Sud II ont peut-être été aussi édifiées à l'initiative des Attalides. Toutes ces transformations font partie d'un même programme intégrant la mode hellénistique de la fermeture des places qui subsista à l'époque romaine. L'Agora « démocratique », beaucoup plus dépouillée, s'en trouva modifiée en profondeur. C'est sur ce canevas, déjà très retravaillé qu'intervint Auguste.

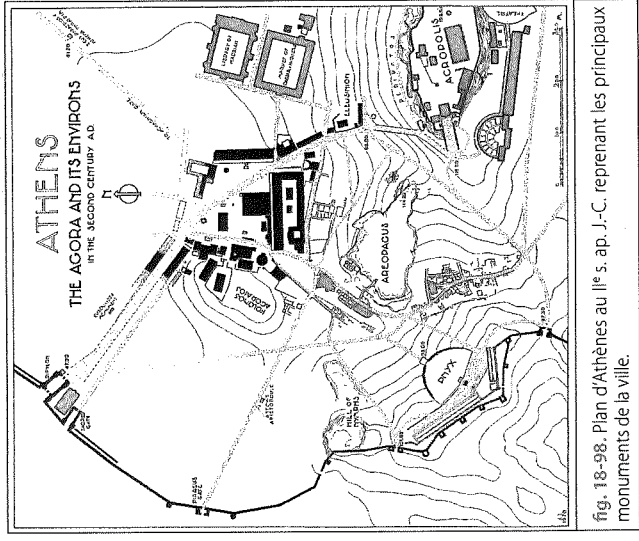


fig. 18-98. Plan d'Athènes au II^e s. ap. J.-C. reprenant les principaux monuments de la ville.

Le *princeps* réduisit emblématiquement l'autonomie de la cité en déplaçant l'autel consacré à Zeus de la *Phyx*, lieu de l'assemblée démocratique, à l'Agora (où il devint l'autel de Zeus Agoraios), espace qui allait s'emplier de symboles romains. Mais l'Agora rappelait trop l'*ekklesia* athénienne, était trop liée à son passé : c'est pourquoi Auguste reprit le projet de César déjà, d'une nouvelle Agora, dite romaine, à l'est de la Stoa d'Attale. Conçue comme une extension de

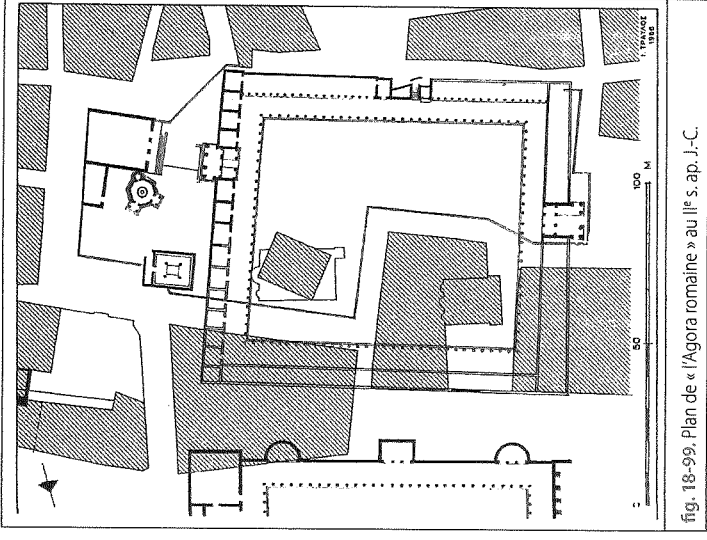


fig. 18-99. Plan de « l'Agora romaine » au II^e s. ap. J.-C.

l'ancienne agora et destinée à accueillir des commerces malgré sa signification éminemment politique (fig. 18-99), elle fut consacrée en 10 av. J.-C. par Auguste à Athéna Archegetis et aux dieux Augustes. Il s'agit d'un grand quadriportique (111 x 98 m) réalisé en marbre de l'Hymette et du Pentélique, entièrement pavé ; le plan est abritait des boutiques. L'ordre dorique des propylées, situés sur les côtés est et ouest, tétrastyles et surmontés de frontons, s'inspirait des monuments athéniens classiques, bien que la solution de l'entrecolonnement central plus large soit romaine. Cet espace devait être lié au culte dynastique : la qualité du bâti (*opera quadrata*) et des matériaux utilisés, les nombreux autels dédiés à Auguste et la statue de Lucius César en acrotère du fronton du propylée oriental témoignent de la valeur politique du complexe.

A Athènes comme à Rome, Auguste partagea les grands aménagements urbains avec un de ses proches, son beau-fils, Marcus Vipsanius Agrippa. Le *princeps* pourrait avoir visité la ville en deux occasions, en 23-22 et entre 17 et 13 av. J.-C., au cours de son voyage à travers les provinces orientales. Il est établi que les deux fils qu'il avait adoptés, Caius et Lucius, ont reçu des honneurs à Athènes : Caius fut ainsi acclamé comme *Neos Ares* dans le théâtre de Dionysos.

Le programme de réaménagement urbain d'Agrippa à Athènes cible surtout l'ancienne Agora (fig. 18-100).

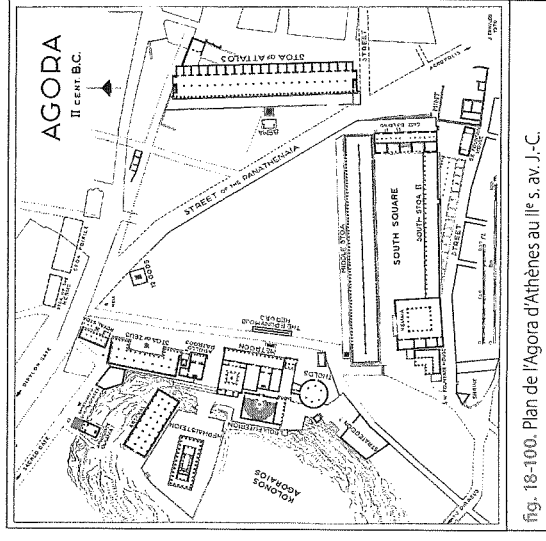


fig. 18-100. Plan de l'Agora d'Athènes au II^e s. av. J.-C.

Le bras droit d'Auguste fit construire ici un gigantesque odéon (*theatron tectum* avec un auditorium ou salle de spectacle couverte), qui occupe près d'1/5 de la place. L'édifice, appelé Agrippéon et construit vers 16 av. J.-C., comportait une cauea en marbre de mille places : on y accédait par un grand portique corinthien qui y donnait accès sur trois côtés (fig. 18-101). Par sa position, au centre de la place, et sa hauteur imposante, cet impressionnant monument témoignait du rôle de Rome et de sa mainmise sur les manifestations culturelles, toutefois respectueuse de l'ancienne tradition de la cité et subtilement signifiée (P. Gros, M. Torelli 1994). Avec sa décoration architecturale néo-attique, l'odéon d'Agrippa, s'inspire de deux traditions, celle classique, de l'odéon de Périclès au pied de l'Acropole (V^e s. av. J.-C.), et celle des *bouleuteria* hellénistiques tel celui de Milet. Mais en dépit de ces similitudes typologiques, les fonctions religieuse et politique du bâtiment n'étaient plus les mêmes ! Dans le portique nord de l'édifice, l'archéologie a mis au jour d'énormes piédestaux : c'est là qu'auraient pu prendre place les statues des souverains lagides vues par Pausanias (1, 9, 3), avec celles de Philippe II, d'Alexandre et de certains diadoques (1, 9, 4). Pourquoi mettre en scène les Lagides ? Pour commémorer la victoire d'*Actium* qui vit la défaite de la dernière descendante de Lagos ou pour ménager une autocréation indirecte du commanditaire du monument, qui se plaçait ainsi dans le sillage des bienfaiteurs de la ville, les Ptolémées ? Il n'est pas impossible qu'Agrippa ait voulu jouer sur les deux tableaux. Mais quel sens pouvaient avoir les statues de Philippe II et d'Alexandre, qui furent l'un et l'autre les artisans de la chute d'Athènes et non ses bienfaiteurs ?

Peut-être sont-elles liées à la campagne d'Auguste contre les Parthes. Comme nous le verrons pour l'Acropole, le nouveau pouvoir romain réinterprète l'histoire grecque et sa portée en fonction d'Alexandre et de son père, considérés comme les vengeurs de la cité. Les Parthes sont vus comme les nouveaux Perses mais aussi comme la personification de l'Orient barbare et ennemi. Toute victoire éclatante contre eux est donc une nouvelle revanche sur la prise d'Athènes en 480 av. J.-C.

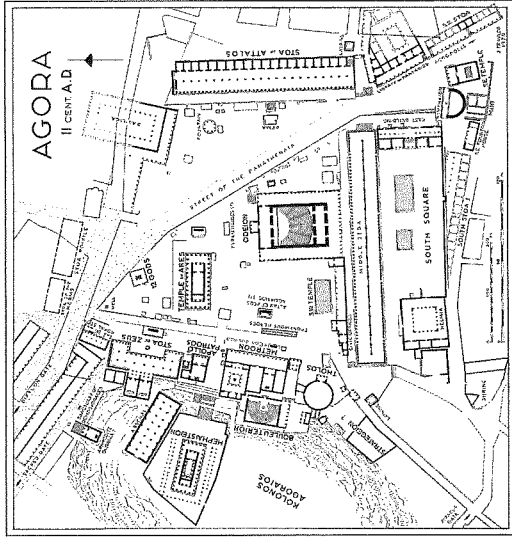


Fig. 18-101. Plan de l'Agora d'Athènes au II^e s. ap. J.-C.

Au nord de l'odéon, le nouveau pouvoir installa au milieu de l'agora un autel et son temple dorique qui dataient de la deuxième moitié V^e s. av. J.-C. : ils avaient été démenagés du demos attique d'Acharnes pour être remontés à cet endroit. L'opération était lourde de signification : on embrassait d'un seul regard le gigantesque odéon et un temple bien sûr grec, mais consacré à Arès (Pausanias 1, 8, 4), qui occupait le centre de la place publique, alors qu'à Rome, au même moment (42-2 av. J.-C.), sur le *forum Augusti* un temple était dédié à *Mars Ultor*, divinité étroitement liée à la personne de l'empereur et à la vengeance du meurtre de César. Une nouvelle scénographie était ainsi mise en place pour tous ceux qui traversaient l'agora en suivant la voie des Panathénées : par son volume, le monumental temple d'Arès reléguait au second plan la Stoa de Zeus Eleuthérios et le temple d'Apollon Patroos, et au troisième l'*Hephaisteion*, dédié au culte d'Héphaïstos, mais aussi d'Athéna. De la sorte, la romanisation de l'Agora écartait du cœur de la cité les divinités poliaides, tout en les respectant (Gros, Torelli 1994,

385). Il ne faut toutefois pas forcer cette interprétation : comme le rappelle Pausanias (1, 8, 4), dans le temple d'Arès était aussi vénérée Athéna, qui lui est traditionnellement associée, comme à Acharnes (Baldassari, 1998, 261). Dans le temple et l'autel dédiés au dieu de la guerre se conjuguent en fait les dimensions politique, culturelle et dynastique : Caius César, le plus jeune héritier d'Auguste, à qui ses campagnes en Arménie et contre les Parthes (fin I^{er} av. J.-C.-début I^{er} ap. J.-C.) avaient valu le titre de *Neos Ares* (IG II², 3250), est associé à ce culte en s'agrégeant aux traditionnelles divinités attiques sans les évincer, dans un cadre étroitement lié aux institutions de l'éphébie, laquelle seyait parfaitement à son image. D'un point de vue urbanistique, l'autel d'Arès transplanta au carrefour des lignes de construction de la nouvelle configuration de l'agora, l'une nord-sud axée sur l'odéon, l'autre est-ouest traversant le temple d'Arès, dote tout cet espace d'une allure martiale et dynastique. La statue de Lucius César dominait l'agora romaine, l'effigie de son frère cadet planait désormais sur l'agora ancestrale d'Athènes. Autant que nous sachions, le démenagement d'un temple fut rare dans l'Antiquité. Il manifeste en l'occurrence la volonté de modifier l'Agora en préservant une certaine harmonie esthétique avec les édifices plus anciens qui s'y trouvaient : l'architecture du V^e s. av. J.-C. changeait de *signifié* tout en gardant son *signifiant* apparent.

Avec l'agora, l'Acropole d'Athènes est sans doute le lieu le plus emblématique de la mémoire et de l'identité d'Athènes. La marque de Rome s'imprime ici d'une manière différente, peut-être plus efficace. Au fil des siècles la romanisation de l'Acropole se fit de la façon la plus respectueuse possible de la tradition ; à l'époque augustéenne, elle consista en deux interventions majeures, un peu antérieures au réaménagement global de l'agora, entre 20 et 19 av. J.-C. (fig. 18-102), la construction du temple de Rome et Auguste et la restauration de l'Erechthéion.

Auguste visitait alors pour la troisième fois Athènes, à la suite de longues négociations avec les Parthes et de la restitution au *princeps* des Romains restés captifs et des enseignes perdues par le passé durant les campagnes malheureuses d'Antoine et de Crassus. Ce succès surtout diplomatique, mais célébré comme une véritable victoire militaire sur l'ennemi oriental, s'inscrivait dans la tradition attalide de la défense de l'hellénisme contre la barbarie galate, et de la lutte des Athéniens contre les Perses, présentés par la propagande romaine comme les ancêtres des Parthes. La guerre entre l'Occident et l'Orient était remportée par ce prince incarnant la puissance de Rome, laquelle se présentait comme l'héritière de la gloire et de la fonction d'Athènes,

bastion de la civilisation contre la barbarie. Le témoignage le plus significatif de cette passation entre Athènes et Rome est la dédicace émanant du *demos* athénien, du temple de Rome et Auguste sur l'Acropole, le premier monument destiné au culte impérial dans la cité et à la fois la première intervention architecturale officielle du *princeps* à Athènes (IG II², 3173 ; CIG 478). Le choix de l'Acropole, le lieu plus sacré de la *polis* n'est pas anodin. L'empereur porte l'épithète de *Sôter*, qui caractérise le culte du prince sur l'Acropole et pourrait se référer à la victoire sur les Parthes. L'option architecturale d'un temple monoptère d'ordre ionique évoque celui (connu par les monnaies seulement) construit, au même moment, sur le Capitole à Rome, et consacré à *Mars Ultor*, pour accueillir les enseignes récupérées chez les Parthes (Dion Cassius 54, 8, 3), en attendant l'achèvement du majestueux temple homonyme sur le *forum Augusti*. Révélatrice aussi, la position du temple sur l'Acropole, devant la façade orientale du Parthénon, en axialité quasi parfaite avec le naos et la statue d'Athéna, dans un espace connoté par la mémoire des triomphes helléniques contre la barbarie orientale : au IV^e s. av. J.-C. déjà, les Athéniens croyaient que le Parthénon avait été payé grâce au butin perse (Démosthène 22, 13). Les boucliers accrochés sur l'entablement du Parthénon étaient désormais les trophées perses envoyés par Alexandre après la bataille du Granique (Arrien, *Anabase*, 1, 16, 7 ; Plutarque, *Alex.*, 16). Le « petit ex-voto » attalide, au sud du Parthénon est constitué d'un groupe statuaire associant Galates et Orientaux, Géants et Amazones anéantis ou mourants (Pausanias 1, 25, 2).

L'autre intervention romaine sur l'Acropole, contemporaine de la première ou légèrement antérieure, est la restauration de l'Erechthéion, dont le décor architectural et les moulures étaient minutieusement imitées dans le temple de Rome et Auguste. Une partie du *geison* de l'Erechthéion, peut-être remplacé par un nouveau au moment de la restauration, a été retrouvé dans les fondations du monoptère.

D'un point de vue strictement matériel, la construction du monoptère est très respectueuse du contexte où il s'insère. Sa concordance stylistique avec l'Erechthéion est à cet égard révélatrice. Le *princeps* ne cherchait pas à imposer un nouveau style mais bien à intégrer le nouveau bâtiment parmi ceux qui se trouvaient déjà sur l'Acropole et

bénéficiaient d'une reconnaissance générale dans le monde antique. Les dimensions très réduites du monoptère doivent également être comprises en ce sens. Situé dans l'axe de la façade arrière du Parthénon, ce petit temple chargé d'un message idéologique si important ne pouvait toutefois pas passer inaperçu. Placée face à Athéna pour la première fois de l'histoire, cette marque tangible du pouvoir de Rome et d'Auguste induisait inévitablement une rupture cruciale, mais dont l'habileté d'Auguste atténuait le choc en l'intégrant dans la tradition grecque.

Qualifié de *Sôter* dans la dédicace, Auguste s'insérait ainsi dans la grande tradition athénienne, et Rome devenait l'héritière directe de la lutte contre le barbare. Mais ce titre de champion de la cité comportait un paradoxe, puisque l'autre grand vengeur d'Athènes contre les Perses, Alexandre le Grand, était aussi celui qui avait définitivement réduit le rôle de cette dernière. C'est par une restauration et un discret monument qu'Auguste signifiait sa mainmise sur la ville, tout en plantant sur l'Acropole l'étendard de son dieu vengeur, *Mars Ultor*. Le changement qu'il imposait s'intégrait de la sorte dans la continuité de l'histoire athénienne. Dorénavant, c'est vers Rome et Auguste qu'Athènes devait fixer son regard. Et ce monoptère rappelait à la cité et à ses traditions que son ultime victoire avait été remportée par un étranger qui était aussi son nouveau maître.

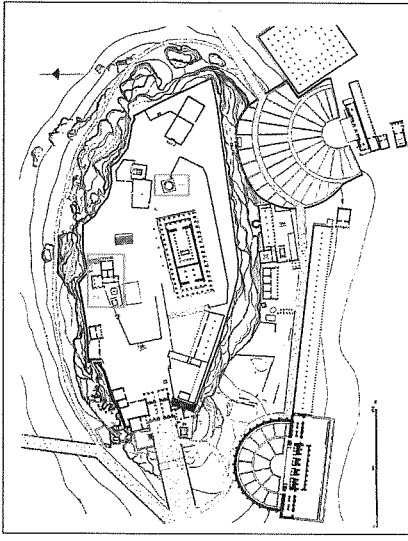


Fig. 18-102. Plan de l'Acropole d'Athènes au II^e s. ap. J.-C. : en rouge, l'emplacement du monoptère de Rome et Auguste et de l'Erechthéion.

Corinthe, capitale romaine d'Achaïa

La capitale de la province d'Achaïa était Corinthe, « refondée » par César en 44 av. J.-C. après avoir été détruite par le consul Lucius Mummius en 146 av. J.-C. (Cicéron, *Tusc.* 3, 53, et Dion Cassius 21), puis abandonnée. Les interventions de Marc Antoine d'abord, d'Agrippa commandité par Auguste ensuite, contribuèrent en peu de temps au développement urbain et commercial de la cité, favorisé par ses deux ports et le contrôle qu'elle exerçait sur l'isthme. Le nouveau schéma urbain était celui d'une ville « à la romaine », dont le centre était un monumental forum, où les édifices grecs ayant survécu à la destruction furent l'objet de réaménagements et de refunctionalisations (Alcock 1993). Occupant la zone de l'ancienne agora, le forum était organisé autour d'un espace central étagé sur trois terrasses (fig. 18-103), où se concentraient les principaux édifices à caractère administratif ou religieux, avec l'omniprésence de la propagande impériale. Le monumental temple péritère de style corinthien, dédié d'après Pausanias (2, 3, 1), à Octavie, sœur d'Auguste, datait de la phase augustéenne et julio-claudienne. Il était situé au milieu d'un quadriportique occupant la terrasse occidentale, séparé du forum par une série de petits temples dédiés à Vénus, Apollon, *Fortuna* et donc en rapport étroit avec le prince et sa famille, ainsi qu'un Panthéon, et un monument-fontaine, commandité par Cn. Babbis Philinus, ou Agrippa était honoré à l'égal de Neptune. La terrasse méridionale était bornée au sud par une scénographie monumentale constituée d'une *porticus duplex* : celle-ci donnait accès à une enfilade d'édifices destinés aux magistratures et à

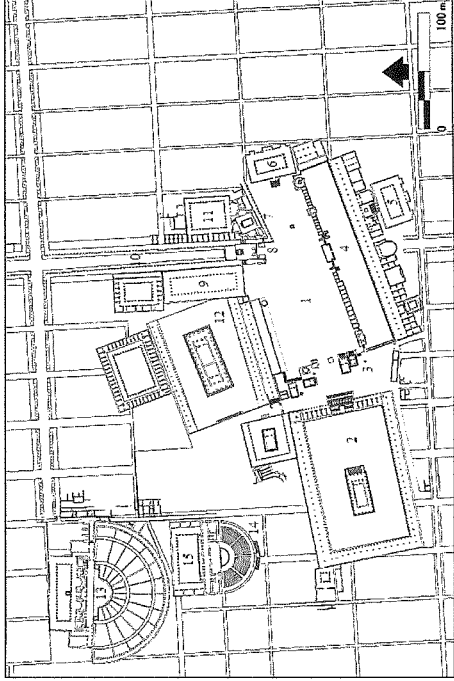


fig. 18-103. Plan du centre-ville de Corinthe à l'époque romaine, III^e s. ap. J.-C., Grèce. 1. forum; 2. sanctuaire du culte impérial, dédié à Octavie; 3. temples de Vénus, Apollon et Fortuna; 4. terrasse du sud; 5. basilica méridionale; 6. basilica Julia; 7. fontaine Piriène; 8. arc d'accès à la voie du Lechaion; 9. basilica du nord; 10. voie du Lechaion; 11. sanctuaire d'Apollon; 12. temple archaïque d'Apollon; 13. théâtre; 14. odéon; 15. porticus pone scaenam.

rhéteur grec Hérode Atticus, ami d'Hadrien et professeur du futur empereur Marc Aurèle, s'exerça dans et autour de la cité : important réaménagement du sanctuaire de Poséidon à l'isthme, un des lieux les plus sacrés de Grèce, et à Corinthe, réfection du site de la Fontaine Piriène, où furent exposées des statues du rhéteur et des membres de sa famille; réhabilitation de l'odéon, ravagé par un incendie, dont la monumentalité et la capacité furent augmentées par l'ajout d'une *porticus pone scaenam* qui le reliait au théâtre. Vers 200 ap. J.-C., la façade méridionale, donnant sur le forum, de la basilica construite le long de la voie du Lechaion fut refaite pour célébrer les victoires de Septime Sévère sur les Parthes; elle devint un monument à deux étages, orné de statues de *captivi*. Cette époque vit aussi la transformation des lieux de spectacle : l'*orchestra* du théâtre fut équipée pour accueillir des mises en scène de mimes et des chorégraphies aquatiques (Mart., *De spect.* 26), et dotée d'une haute balustrade protégeant les spectateurs durant les combats de gladiateurs. L'odéon également fut modifié pour

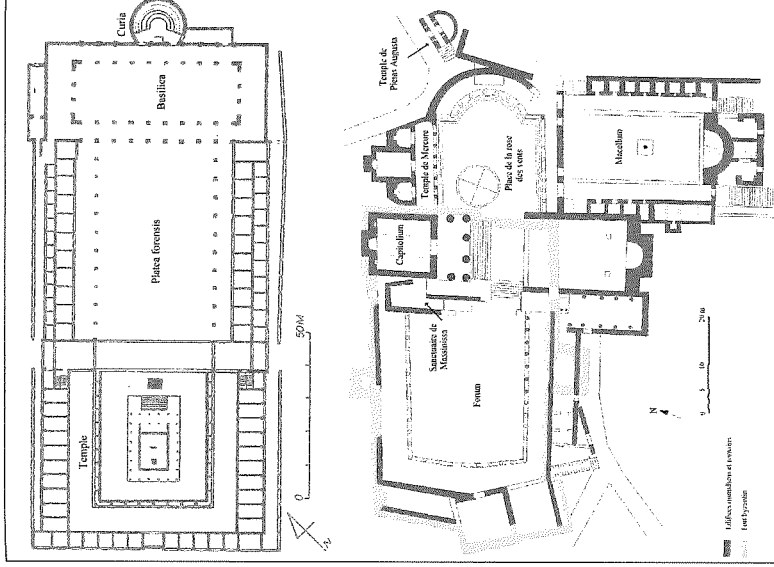


fig. 18-105. Comparaison des deux forums provinciaux d'Augusta Raurica/ August (Germania superior) et de Dougga (Africa proconsularis), II^e s. ap. J.-C.

pouvoir héberger les spectacles de chasse (*venationes*) et les *muner*. In fine, la cité corinthienne connue au III^e s. ap. J.-C. une phase de déclin, enrayée au siècle suivant lorsque les activités commerciales retrouvèrent un certain dynamisme.

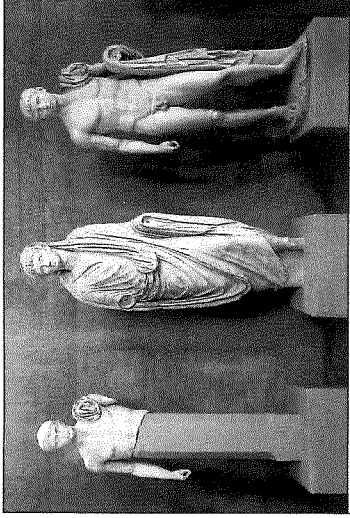


fig. 18-104. Cycle sculpté de la famille julio-claudienne représentant Auguste, au centre, entouré de ses petits-fils, Caius et Lucius César, début du I^{er} s. ap. J.-C.

Conçu pour la propagande et la représentation, le majestueux complexe des forums impériaux de Rome (le forum de César, celui d'Auguste, le *templum Pacis* de Vespasien, le *forum transitorium* de Domitien et, le plus grandiose de tous, le forum de Trajan), constitue une expérience architecturale et urbaine différente en comparaison avec les forums des villes de l'empire qui répondent d'abord à des nécessités et contingences locales fonctionnelles autant que politiques. Rome reste pour cette raison un cas unique si l'on exclut Constantinople, la *Nova Roma*, qui, aux IV^e et V^e s. ap. J.-C., inspira à la cité tibérine certains aménagements urbains et architecturaux. Le II^e s. ap. J.-C., une période d'effervescence dans la vie des villes romaines, a recouru à des solutions très différentes selon qu'il s'agissait de constructions *ex nouo*, ou de réaménagements, en fonction parfois aussi des souhaits des élites locales (*domi nobiles*), évergètes commanditaires des travaux. Un exemple très clair est fourni par le forum d'*Augusta Raurica* (aujourd'hui Augst, en Suisse, *Germania superior*), qui fut construit d'une traite selon un des schémas urbains les plus répandus dans les provinces occidentales de l'Empire (fig. 18-105) : la basilica, à laquelle est

annexée la *curia*, est située à l'opposé du temple dont la sépare une place (*platea forensis*) bordée de portiques. Le forum de *Thugga* (Dougga, aujourd'hui en Tunisie, *Numidia*), est par contre un espace irrégulier aménagé au fil du temps, sans un projet unitaire, mais correspondant du moins à toutes les nécessités de la vie citadine. Au-delà de leurs spécificités, les forums italiens et provinciaux ainsi que les édifices qui les composent, se caractérisent à partir du principal comme des lieux privilégiés pour l'exercice du culte impérial.

Les espaces culturels

Dans la formation de la cité antique, les cultes et les espaces qui leur sont dédiés ont une fonction importante en tant que lieux fondateurs d'identité, leur gestion relevant initialement du cadre privé des *gentes* les plus anciennes et les plus prestigieuses pour passer progressivement à la communauté civique dans son ensemble : à Rome, ce phénomène est évident à partir du VI^e s. av. J.-C. (Fabiani, 2017). La ville romaine regorge de temples qui s'identifient, comme nous le savons pour l'*Vrbs*, avec ses lieux de culte, ses rituels religieux et ses collèges sacerdotaux (Tite-Live, 5, 52, 2-4). Varron (*De lingua latina*, 4, 7, 1-5) décrit dans le détail l'édifice que l'archéologie moderne appelle temple étrusco-italique ou toscan, dont le temple capitolin à Rome (début du VI^e s. av. J.-C.) est l'exemple le plus majestueux. Dans les colonies, le *capitolium*, symbole de la religion de l'État, se situe dans la zone la plus élevée de la ville, comme à Cosa, ou directement sur le forum, où il occupe souvent un des petits côtés.

La religion romaine distingue par rapport à l'espace sacré deux concepts : le *templum* et l'*aedes*. Celle-ci est la demeure de la divinité, où sont conservés sa statue (*signum*) de culte et les dons votifs. Le *templum* (τέμενος en grec) cependant, est une portion de la voûte du ciel reproduite symboliquement sur terre, dans un espace orienté selon les points cardinaux qui devient alors *effatus*, *saeptus* (protégé et séparé de l'espace

environnant), et *inauguratus* (consacré moyennant la prise d'auspices par les augures). L'espace intérieur du temple étrusco-italique comporte une *pars antica*, qui correspond à la zone du *pronaos* identifiée par la présence de colonnes, et à l'arrière une *pars postica*, moins lumineuse, constituée de la *cella* abritant la statue de culte et de deux pièces latérales, les *alae*. Comme en témoigne Virgile (*Aeneis*, 446-497) et le confirme l'archéologie, l'ensemble était visuellement impressionnant avec son haut *podium*, ses colonnes de bois et sa décoration en terre cuite enduite et peinte (acrotères, groupes sculptés...) (Gros, 1996). Le marbre sera utilisé à partir du II^e s. av. J.-C., avec l'apparition, à Rome, du chapiteau corinthien (qui remplace son prédécesseur toscan) emprunté à la luxueuse architecture grecque d'époque hellénistique. L'influence de l'*asiatica luxuria* est évidente dans l'adoption de plans tels que celui du péristère grec et de la *tholos*, ainsi que dans le développement d'une architecture scénographique qui intègre le paysage environnant (fig. 18-106). Cette architecture, fondée sur l'emploi de l'*opus caementicium*, et scandée de terrasses multiples, rampes et portiques, s'inspirait d'expérimentations telles que le sanctuaire d'Athéna à Lindos (Rhodes) ou l'urbanisme de la ville de Pergame. Si ce vent d'innovations monumentales souffla aussi à Rome (cf., à la fin du II^e s. av. J.-C., le réaménagement du sanctuaire de la *Magna Mater* sur le Palatin), l'exemple le plus significatif de ce modèle scénographique est le complexe sacré dédié à la *Fortuna Primigenia* à Praeneste (Palastrina aujourd'hui),

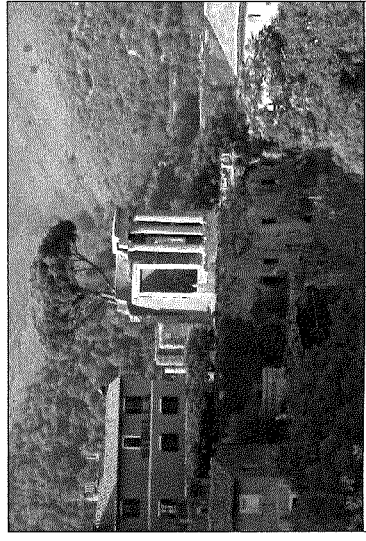


fig. 18-106. Temple dit de Vesta sur l'acropole de Tibur/Tivoli (Italie). La tholos date de la fin du II^e s. av. J.-C.

fin du II^e s. av. J.-C. (fig. 18-107). Dans le cas de villes maritimes, ces sanctuaires ont pu se rapprocher des zones portuaires, souvent associées au culte de Vénus : c'est le cas du temple principal, connu autrefois comme celui de *Jupiter Anxur*, à *Tarracina* (Terracina) ou, d'une manière plus évidente, du sanctuaire de Vénus à Pompéi qui dominait la lagune formée par le fleuve Sarno, là où se situait le port de la ville.

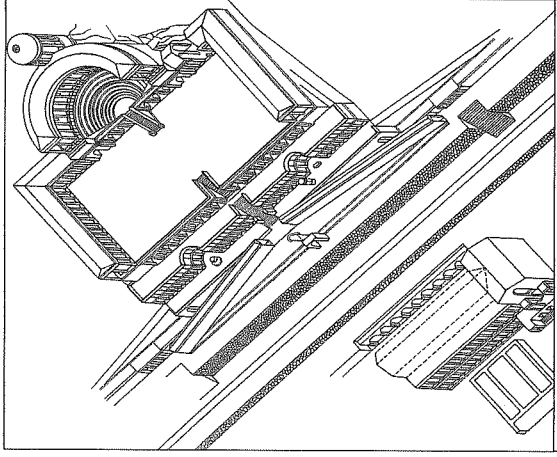


fig. 18-107. Axonomie du sanctuaire rupestre à terrasses de la Fortuna Primigenia à Praeneste/Palastrina (Italie), fin du II^e s. av. J.-C.

À partir de l'époque impériale, les espaces traditionnels de la vie politique et religieuse devinrent le siège privilégié de la propagande de loyauté et de dévotion vis-à-vis de l'empereur. Les formes prises par le culte impérial, immédiatement explicites en Orient car dérivées de la tradition hellénistique de vénération envers le souverain, s'abritèrent d'abord en Occident dans le culte du *genius Augusti*. L'importance du nouveau culte est attestée par les choix topographiques qui privilégient les lieux les plus représentatifs, comme l'Acropole d'Athènes avec le temple monoptère d'ordre ionique placé devant la façade orientale du Parthénon et dédié à Rome et Auguste ; de même, à Ephèse (capitale de la province de l'*Asia Minor*), à partir de 14 ap. J.-C. ou dans les années qui suivirent, le culte

d'Auguste fut inauguré officiellement dans un temple prostyle au centre de l'aire de l'agora civile. L'impact urbanistique peut être plus marqué encore : dans le *Sebastéion* d'Aphrodisias (*Asia Minor*), situé à proximité de l'agora, le temple édifié sur un haut podium est précédé d'une voie processionnelle encadrée de deux portiques à colonnade (fig. 18-108). En Occident, les villes fondées *ex novo* ou plus simplement réaménagées à la romaine, accueillèrent parfois un temple consacré à Rome et Auguste ou au prince divinisé seul, alors localisé là où la tradition situait le *capitolium*, c'est-à-dire dans l'axe du forum : c'est le cas des cités italiennes de Zuglio (*Julium Carnicum*, dans les Alpes du Frioul) ou de Bene Vagienna (*Augusta Bagiennorum*, Piémont), mais aussi des villes provinciales d'Orange (*Arausio*) et Vienne (*Colonia Julia Viennensis*), toutes deux en *Gallia Narbonensis*. Dans la même province toujours, à Nîmes (*Nemausus*), la fameuse Maison Carrée, le temple dynastique de tradition italique construit en l'honneur des fils adoptifs d'Auguste, *Caius* et *Lucius Caesares*, se dresse à l'instar d'un *capitolium* face à la *curia*, dans la zone méridionale du forum, une place entourée de portiques.

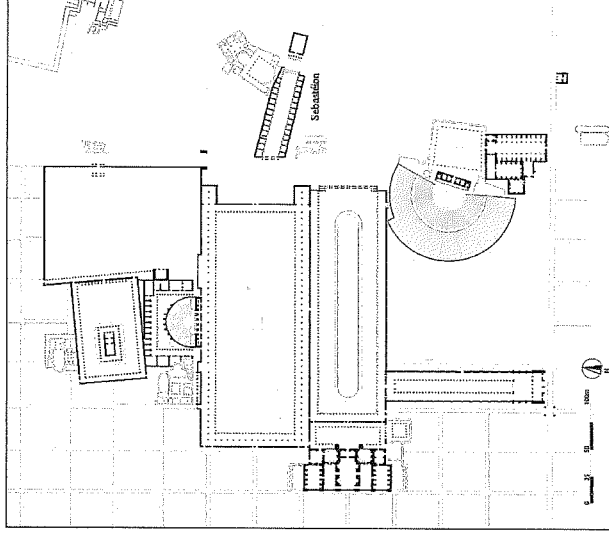


fig. 18-108. Plan du centre-ville d'Aphrodisias (Asia minor, Turquie) d'époque romaine.

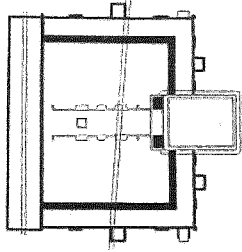
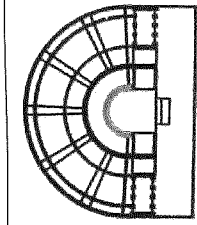


fig. 18-109. Planimétrie du complexe sanctuaire-théâtre du Cigognier, Avenicum/Avenches (Gallia Narbonensis, Suisse), II^e s. ap. J.-C.

Le culte impérial s'appropriait aussi les sanctuaires dédiés aux divinités locales : à Nîmes, un lieu de culte préromain né autour d'une source sacrée fut transformé dès la fin du I^{er} s. av. J.-C. en un complexe articulé en bassins, portiques, propylées, salles diverses et même théâtre : le sanctuaire des jardins de la Fontaine, consacré à Auguste et en rapport direct, sur la colline surplombant la source, avec la Tour Magne, un édifice préromain réaménagé sous le principat et inséré dans la très longue enceinte romaine de la ville, avec une fonction défensive, mais surtout celle de manifester la romanisation. À Avenches (Aventicum, en Suisse, *Gallia Narbonensis*) et à Augst, les sites en bordure des cités et précédemment dédiés aux cultes locaux sont monumentalisés de manière analogue : dans les deux complexes, l'ensemble constitué par un temple de taille monumentale entouré de portiques et un

édifice théâtral crée une continuité processionnelle et fonctionnelle à la fois pour les manifestations ludiques et liturgiques du culte impérial (fig. 18-109). Dès l'époque antonine, des temples capitolins furent à nouveau construits dans les provinces d'Afrique, par exemple à Timgad (*Thamugadi*, province d'*Africa procursularis* actuellement en Algérie) : au temple consacré au seul Trajan, fondateur de la ville, sur le forum, fut ajouté, une cinquantaine d'années plus tard, en dehors du plan urbain originare, un imposant *capitolium* surplombant un *temenos* aussi étendu que le forum même. L'assimilation complète entre la divinité suprême du panthéon officiel romain et l'empereur divinisé est évidente dès cette époque, comme l'atteste l'apothéose d'Antonin le Pieux représentée sur le fronton du *capitolium* de Dougga.

Les espaces de loisir

En Italie et dans les provinces, les théâtres, amphithéâtres et cirques constituent une des particularités urbaines d'une ville à la romaine. Mais pour en comprendre l'importance, il faut appréhender la signification pratique et symbolique de ce qui s'y déroulait, les *ludi* ou jeux, manifestations liées à la dimension politique et identitaire du *ciuis romanus*, mais aussi au culte rendu aux divinités et, dès l'époque impériale, au souverain. *Populus duas tantum res anxius optat / panem et circenses*, a pu écrire Juvénal (*Satyra* X) au I^{er} s. ap. J.-C. : « le peuple désire impatientement deux choses seulement : du pain et des jeux de cirque ». Trois types de jeux au moins nous sont connus : les *ludi circenses*, ou principalement courses de chars dans les cirques ; les *ludi scaenici*, ou représentations théâtrales ; les *munera*, ou jeux des gladiateurs dans les amphithéâtres. S'y ajoutent, dans les mêmes espaces ou ailleurs, les agons musicaux (dans les *odeia* ou, en latin, *theatra tecta*, théâtres couverts) (fig. 18-110), les agons gymniques et les naumachies (batailles navales). À partir de la fin du III^e s. et surtout au cours du II^e s. av. J.-C., en Italie, apparurent les premiers théâtres « en dur » mais

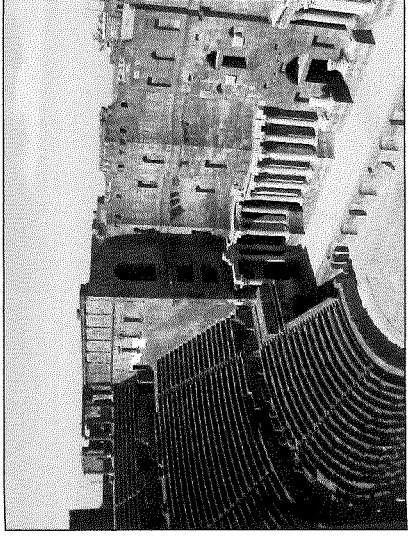


fig. 18-110. Théâtre romain de Bosra (Arabie, Syrie), milieu du II^e s. ap. J.-C.

non à Rome, où il faudra attendre le théâtre de Pompée, qui ne fut édifié qu'en 55 av. J.-C. Au-delà de sa diversité structurelle (due surtout à l'auto-portance de l'*opus caementicium*), le théâtre romain mettait en scène, surtout à l'époque impériale, la diversité sociale de la cité en imposant aux spectateurs une stricte distribution des places selon leur rang, alors que les théâtres des *poieis* démocratiques grecques cumulaient les fonctions scéniques et politiques en tant que lieu d'assemblée du peuple, ce qui n'était pas pensable dans le monde romain : c'est probablement pour cette raison qu'à Rome, des siècles durant, les sénateurs s'opposèrent à la construction de théâtres « en dur ». Malgré la théorisation de Vitruve (*de Architectura*, 5, 3-9), les variations présentes dans les théâtres romains sont nombreuses : en général, plutôt que de s'adosser à une colline, comme c'était le cas pour la plupart des théâtres grecs, la *cauea* s'appuyait sur des fondations artificielles ; l'*orchestra* était limitée par l'avancement de la *scenae frons* qui acquit une importance monumentale. À l'époque impériale les théâtres se répandirent dans les provinces occidentales telles que l'Espagne, l'Afrique ainsi que les Gaules – où se développa un sous-type théâtral connu comme gallo-romain – mais également en Asie Mineure et en Syrie, tandis qu'en Grèce on réaménagea souvent les édifices préexistants.

Les *munera* ou jeux des gladiateurs, dérivés de rituels funéraires en rapport surtout avec le sacrifice de prisonniers de guerre sur les tombeaux

de personnages illustres, comme dans le récit homérique des funérailles de Patrocle (*Ilias*, 23). À Rome, durant la République, à l'instar des *ludi scaenici*, les *munera* étaient joués sur le forum romain, moyennant des structures provisoires en bois. C'est en Campanie que se développent avant tout ces jeux au point de concevoir un édifice pour les accueillir, l'amphithéâtre, sans doute attesté à Pompéi dès 70 av. J.-C. À Rome, où le premier construit en dur fut le Colisée, au milieu du I^{er} s. av. J.-C., d'après Plinius l'Ancien (*Historia Naturalis*, 36, 117), Scribonius Curio finança un des premiers *spectacula* (nom latin de l'installation où se jouaient les *munera*) de la ville, en matériaux périssables : il est décrit comme un ensemble formé par deux théâtres opposés en bois pouvant pivoter. Dans tout l'empire, les statues qui décoraient les niches des *frontes scaenae* des théâtres ainsi que les espaces des amphithéâtres rappelaient constamment la présence de l'empereur : la popularité du souverain et des élites citadines ne se mesurait pas uniquement à la qualité des jeux mais aussi à l'appréciation populaire de questions politiques manifestée par les applaudissements du public : fait qui transforma ces espaces en lieux cruciaux pour la recherche du consensus. Employés pour les jeux des gladiateurs mais aussi pour les *venationes* (la chasse aux fauves), les amphithéâtres étaient très répandus en Occident, tandis qu'en Grèce et dans les provinces orientales en général, bien que la diffusion de spectacles sanglants soit attestée, cette typologie d'édifice était peu diffusée : les théâtres étaient le cas échéant dotés d'aménagements nécessaires aux *munera*.

Le cirque est généralement considéré comme la version romaine de l'hippodrome grec : dans les deux cas, les courses des chars se déroulaient sur une piste, mais si dans le monde grec l'hippodrome ne se caractérise pas par des structures permanentes, à Rome, dans sa version la plus élaborée, il assumait une dimension monumentale. Dans l'*Vrbis*, le cirque le plus ancien (VI^e s. av. J.-C.) est sans doute le *circus maximus*, dans la vallée Murcia, entre l'Aventin et le Palatin. La proximité du Palatin atteste le lien très étroit de cet édifice, et de ceux du même genre, du moins

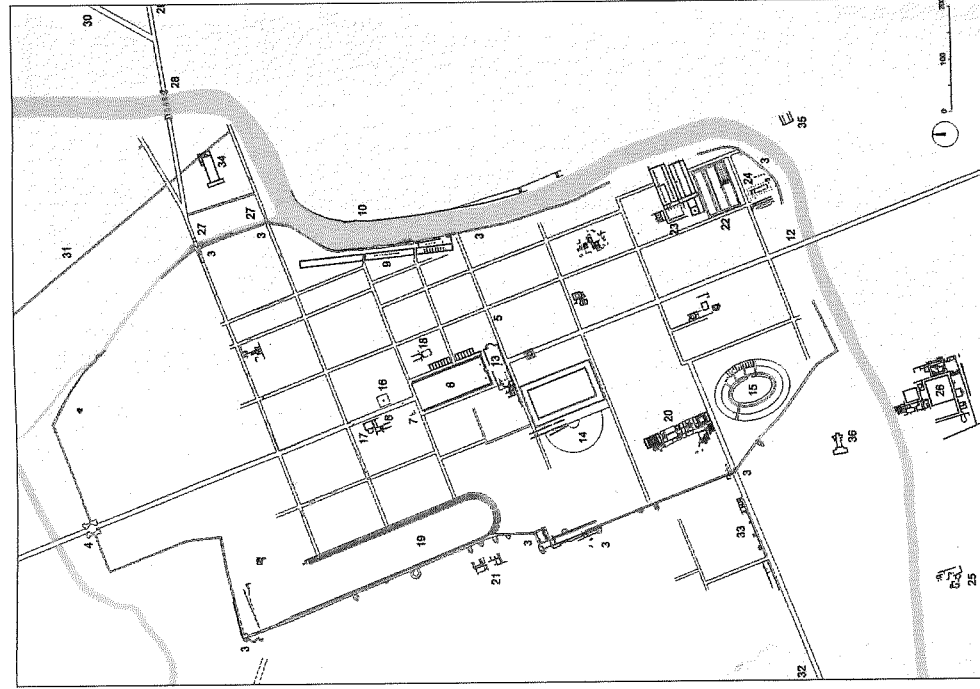


fig. 18-111. Plan de la ville d'Aquileia/Aquileia (Italie) durant l'époque impériale. 3. Murs de l'Antiquité tardive; 6. forum; 9. port fluvial; 13. basilica; 14. théâtre; 15. amphithéâtre; 19. cirque; 20. thermes de Constantin.

dans leur forme monumentale, avec l'empereur dont la résidence officielle se situait sur cette colline de la ville. Les cirques connurent donc une diffusion limitée en Italie alors que les villes de résidence impériale comme Milan et Aquilée en comportaient aux III^e-IV^e s. ap. J.-C. (fig. 18-111). Vu leur rattachement idéologique au pouvoir impérial mais aussi l'effort économique et la gestion qu'ils requéraient, les cirques étaient modérément répandus dans les provinces occidentales (Gaules, Afrique et Espagne) et orientales où ils sont attestés en Syrie, Palestine et Égypte. Le lien entre ces édifices et le culte

impérial est donc évident : le cirque de Tarragone (*Tarraco*, province de l'*Hispania Tarraconensis*, Catalogne) en est un bel exemple. C'est en tant que capitale provinciale et siège du *consilium prouvinciae Hispaniae Citerioris*, que cette cité vit la construction du complexe monumental de son forum, à l'époque de Vespasien. Tirant profit du dénivelé de la colline qui surplombe la ville, l'ensemble est articulé sur deux terrasses, la plus haute accueillant le *templum* du culte impérial, l'autre fonctionnant comme forum ; en contrebas prit place le cirque. Mais une province comme la Grèce ou les villes les plus importantes de l'Asie Mineure ne virent jamais l'érection d'un tel monument, les grands cirques de Nicomédie, Thessalonique et Constantinople étant tous étroitement associés aux résidences impériales du Bas Empire.

Les thermes, les aqueducs, les murs et les nécropoles

Dans l'imaginaire collectif, une ville romaine se caractérise aussi, à juste titre, par ses complexes thermaux publics, souvent disséminés à l'intérieur du périmètre urbain, généralement appelés *thermae* et typiques de l'époque impériale. En fait, la présence de bains (*balnea*), surtout privés, est attestée dès les derniers siècles de la République (Plaute, *Mostellaria*, 756 ; *Rudens*, 383 ; Varron, *De lingua latina*, 9, 68-69), comme on peut le voir à Pompéi : c'est le cas de la Maison du Ménandre (fin du III^e s. av. J.-C.) où un réaménagement qui date au I^{er} s. av. J.-C. dota la *domus* d'un *balneum* petit mais luxueux, accessible par le péristyle et comportant trois locaux en enfilade : une cour, un *apodyterium* (vestiaire) et un *calidarium* (Pesando, Guidobaldi 2006, 121-126) (fig. 18-112). À partir du début du

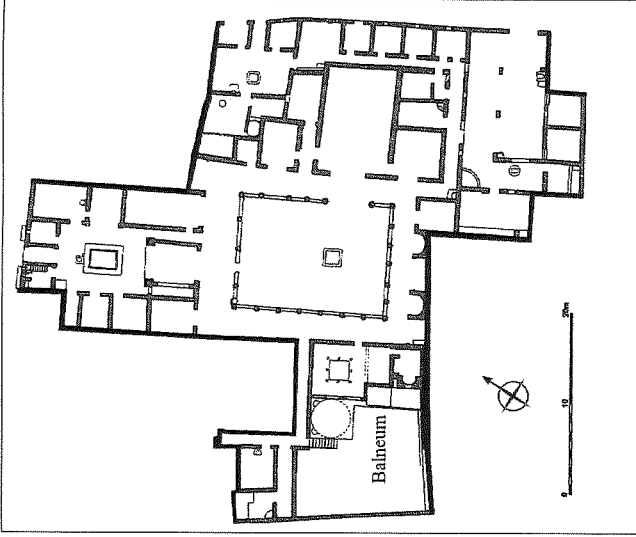


fig. 18-112. Planimétrie de la maison du Ménandre à Pompéi (Italie), I^{er} s. ap. J.-C.

III^e s. av. J.-C., en Italie, sur la base du modèle grec, les bains publics se diffusèrent, entraînant la progressive disparition de la modeste pièce dédiée à l'hygiène personnelle (*lavatrina*) qui, dans la maison italique, jouxtait la cuisine (*coquina*). Les Thermes Stabiens de Pompéi (II^e phase correspondant au II^e s. av. J.-C.) attestent cette transformation et illustrent bien le schéma le plus répandu dans le monde romain avant la diffusion à Rome du type dit « impérial » au I^{er} s. ap. J.-C. Réaménagés à partir d'une palestra du III^e s. av. J.-C., équipée de bains, les Thermes Stabiens, possédaient déjà deux secteurs, l'un pour les hommes, l'autre pour les femmes et permettaient deux circuits à travers des locaux chauffés ou non. En général, le chauffage était assuré par des braseros ; et plus tard, on recourut à l'hypocauste qui consistait à faire circuler sous les pavements et entre les parois des murs, de l'air chaud provenant d'un four (*praefurnium*). L'agencement interne des thermes prévoyait un parcours axial : de l'*apodyterium*, on entrait dans le *calidarium* qui abritait des bassins d'eau chaude et comportait parfois un *laconicum*, petite pièce pour transpirer ; on passait alors dans le *tepidarium*, modérément chauffé et

destiné aux frictions et aux massages, pour enfin se baigner dans les eaux froides du *frigidarium*. À partir de l'époque impériale s'observe dans les grands complexes publics de Rome une rigoureuse symétrie bilatérale : les pièces principales (*calidarium*, *tepidarium* et *frigidarium*) étaient disposées en enfilade le long de l'axe central, tandis que les *apodyteria*, palestres, bibliothèques et locaux de service, dédoublés, étaient répartis symétriquement de part et d'autre du corps central. Dans les thermes des villes romaines, les grands pavillons centraux, les piscines, les cours et les jardins offraient nombre d'espaces où circuler et faire des rencontres. En fait, les salles dédiées aux déclamations oratoires, les déambulateiros se prêtant à la promenade et au repos, les exèdres et les bibliothèques n'avaient rien à voir avec l'activité des bains ; il s'agissait de lieux très différents, destinés au divertissement et au loisir (Cavalieri, 2017, 73-76). Comme dans les théâtres ou les portiques, le visiteur pouvait admirer dans les thermes moults statues et jouir de la magnificence de ces édifices d'utilité publique tant pour la vie politique et sociale des habitants que par leur fonction initiale. La diffusion des thermes publics dans toutes les villes de l'empire est un signe d'*urbanitas*.

Grands ou petits, les complexes thermaux semblent perdurer dans l'empire jusqu'à la fin du IV^e s. ap. J.-C., tant que restèrent fonctionnels les aqueducs. Ces infrastructures déjà connues à l'époque hellénistique (cf. l'aqueduc aérien de Pergame, long de 40 km et daté au II^e s. av. J.-C.) servaient à approvisionner en eau une ville moyennant des galeries souterraines ou des conduites soutenues par des arcades en cas de dénivelé de terrain : parmi les exemples les plus monumentaux encore conservés, citons le Pont du Gard près de Nîmes (*Gallia Narbonensis*, France), daté de la fin du I^{er} s. av. J.-C., et Los Milagros à Mérida/*Augusta Emerita* (*Lusitania*, Espagne), construit dans la première moitié du I^{er} s. ap. J.-C. (fig. 18-113). Tous ces aqueducs nécessitaient une pente (et donc une pression) régulière de la source aux conduites de la ville, ainsi qu'un réservoir (le *castellum aquae*) qui distribuait l'eau dans le réseau hydraulique citadin, public et privé.



fig. 18-113. Aqueduc de Los Milagros à Mérida (Lusitania, Espagne), I^{er} s. ap. J.-C.

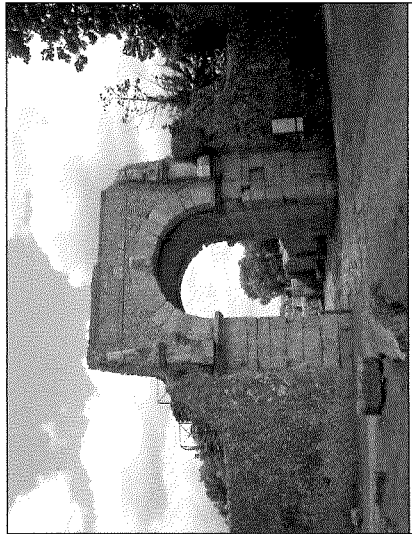


fig. 18-114. Porte Bojana à Sestino/Saepinum, Italie, I^{er} s. ap. J.-C.

De l'Antiquité à la révolution industrielle, l'espace urbain fut identifié par les murs le séparant de la campagne (*rus*). Si à Rome la première enceinte fortifiée semble remonter au VI^e s. av. J.-C., les murs Serviens (après 378 av. J.-C.) sont beaucoup mieux conservés archéologiquement ; leur construction résultait du *metus Gallorum* que la tradition historiographique latine met en scène dans le sac de Rome par les Gaulois de Brennus (Tite-Live, 5, 34-49). Les colonies romaines de *Cosa* et *Paestum*, toutes deux fondées en 273 av. J.-C., ainsi que la ville falisque de *Falerii Novi* (refondée par les Romains en 241 av. J.-C.) adoptèrent des solutions poliorcétiques inspirées de l'architecture militaire hellénistique (tours quadrangulaires dotées de postes de garde, portes donnant sur un *cauaedium* ou cour intérieure permettant de bloquer l'ennemi, etc.). Durant toute la période républicaine, de vraies raisons de défense et de stratégie de résistance motivèrent

la construction des murs urbains : les sièges furent assez fréquents durant toute la phase d'expansion romaine en Italie (IV^e-II^e s. av. J.-C.) et au I^{er} s. av. J.-C. encore, à cause de l'enchaînement des conflits, du *bellum sociale* (90-88 av. J.-C.) aux guerres civiles auxquelles ne mit fin que la bataille d'Actium (31 av. J.-C.). Un phénomène collatéral de la municipalisation qui suivit la guerre contre les *socii* fut la construction ou le réaménagement de plusieurs murs urbains de la péninsule qui, bien qu'utiles durant la période trouble de la fin de la République, répondaient également à des exigences identitaires et à la nécessité de reconnaître le statut juridique obtenu par les cités. À la fonction première des murs s'ajoutait la signification symbolique, et cela est encore plus évident à l'époque augustéenne : dans le cadre d'un vaste réaménagement urbain et édilitaire à la suite de la prise du pouvoir par le premier *princeps*, on observe, non seulement en Italie mais aussi en Gaule Narbonnaise (à Nîmes par exemple) et dans les provinces espagnoles, la duplication fréquente de murs urbains. Ainsi, en Italie, en 4 av. J.-C., la *domus augusta* fit don à la petite ville de Saepinum (*regio IV Samnium*, dans l'actuel Molise), d'une enceinte fortifiée, pourvue aussi d'une porte monumentale décorée de statues de barbares enchaînés, et cela en pleine période de paix (fig. 18-114). De la même manière, la fameuse *Porta Palatina* de Turin (*Augusta Taurinorum*, *regio XI Transpadana*, dans l'actuel Piémont) ou celle des Lions à Vérone (*Verona*, *regio X Venetia et Histria*, en Vénétie) avec leurs deux imposantes tours latérales, avaient une fonction plus scénographique que réellement défensive.

In fine, c'est en dehors des murs délimitant le périmètre politique et sacré de la cité, le long de voies d'accès aux portes urbaines, que la ville romaine établit ses nécropoles : d'un point de vue religieux, une véritable ceinture apotropaïque protégeait de la sorte les vivants contre les esprits nocifs, le mauvais œil qui aurait pu s'emparer de la communauté civique (Gros, 2001). D'un point de vue social, les tombeaux constituaient la *prolepsis* (anticipation), étaient les avant-postes de la cité, les *semata* (σηματα) des classes les plus riches édifiés et exposés aux regards des

passants sur leurs *praedia* afin que tous, citoyens et étrangers, entrant dans la ville, en identifiaient les *gentes* (les familles) les plus puissantes, dont les tombeaux seront les plus majestueux et les plus proches de la porte d'accès de la ville. En Italie, comme dans les provinces, en fait, les tombeaux sont des *monumenta*, terme qui dérive du verbe latin *monere*, c'est-à-dire, « rappeler » : les tombeaux assuraient la jonction entre les vivants et les morts, indiquant par exemple le nom des commanditaires (fait assez rare en Grèce classique et hellénistique) et pérennisant ainsi les liens entre personnes. Il est très difficile de définir une forme typologique diachronique de ces monuments : les paramètres qui les inspirent, modes, fonction, technique du bâti, rituel funéraire, lois et fantasie furent très variables selon les époques, tributaires aussi de la condition sociale et culturelle des propriétaires, comme l'attestent certaines sources littéraires (cf. Pline le Jeune, *Epistulae* 6, 10, 5 ; Pétrone, *Satyricon* 71, 6-9). Le mot d'ordre était se distinguer, souvent même d'« épater » le *viator* : c'est peut-être pour cette raison que le seul théoricien de l'architecture dont l'œuvre nous soit parvenue, Vitruve (I^{er} s. av. J.-C.), dans son *de Architectura*, n'aborde le problème qu'en passant (fig. 18-115).

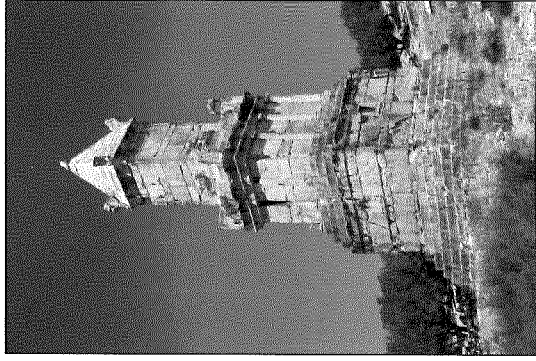


fig. 18-115. Cénotaphe présumé de Massinissa, mausolée d'Atban à Thugga/Dougga (Numidia, Tunisie), milieu du I^{er} s. av. J.-C.

La partie résidentielle : domus, insula et villa

Traiter des lieux de résidence dans le monde romain implique d'emblée une clarification terminologique importante : la conception moderne où la maison est l'espace de la *privacy*, de l'intimité et du foyer familiaux doit en l'occurrence être revue et nuancée. La *domus*, notamment celle des élites aristocratiques ou nobles d'époques républicaine et impériale, n'était pas un lieu privé, ainsi que le prouve son agencement, directement lié au rôle politique et social du *dominus* (Grassigli, 1998, p. 41-54) ; mais ce dernier décidait de ceux qu'il y recevait, alors qu'il ne choisissait pas qui rencontrer au forum. Si les quartiers résidentiels gravitaient autour du péristyle, dans la partie arrière de la *domus* romaine, étaient des espaces plutôt réservés à la réception des intimes et à l'*otium*, la zone de l'*atrium* était dédiée au *negotium*, aux activités à caractère politique, social et économique du *pater familias* (Ward-Perkins, 1981, p. 184-212). C'est dans l'*atrium* que le *patronus* accueillait, à l'occasion de la *salutatio matutina*, ses *clientes* : il leur signifiait alors la tâche du jour et leur donnait la *sportula*, somme d'argent qui leur permettait de survivre en les récompensant de leurs services et lui assure leur *fides* et tout service, y compris, s'ils étaient *cives romani*, politique le vote aux comices (fig. 18-116). L'*atrium*, en réalité la partie la plus ancienne de la *domus* italique (Vitruve, *de Architectura*, 6, 3, 1-3, en distingue cinq types), n'était à l'origine pas nécessairement intégré dans une habitation, comme l'attestent Rome et *Cosa*, dont le forum était entouré par des *atria publica*. Au fond de l'*atrium*, entouré de part et d'autre par les *alae*, se trouvait le local réservé aux archives du *dominus*, le *tablinum* : les documents de son activité (politique et économique) et de celle de ses ancêtres y étaient conservés dans des *capsae* (boîtes cylindriques en cuir) ; cette pièce était située dans l'axe de l'*atrium*, à l'opposé des *fauces*, donnant accès à la demeure depuis la rue. L'ensemble spatial *tablinum-alae* permet d'évaluer le poids politique et hiérarchique des *gentes* les plus illustres : dans les ailes (Vitruve 6, 4), étaient

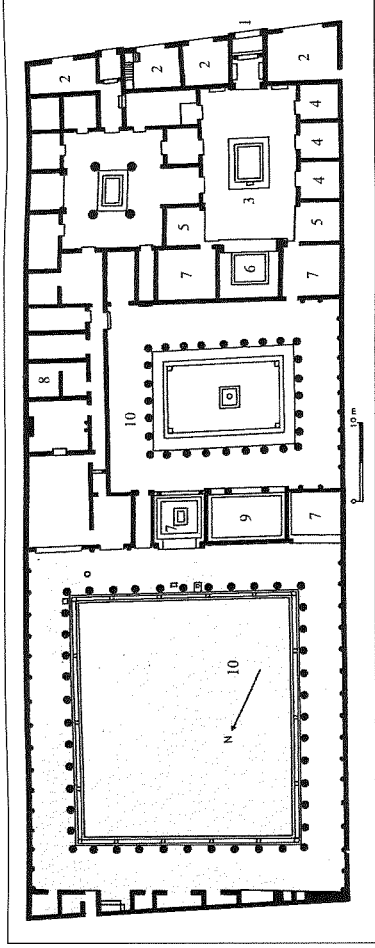


fig. 18-116. Planimétrie de la maison du Faune à Pompéi, 1^{er} s. ap. J.-C. ; 1. *Fauces* ; 2. *tabernae* ; 3. *atrium* ; 4. *cubacula* ; 5. *aiiae* ; 6. *tablinum* ; 7. *trichinia* ; 8. *balneum* ; 9. *exedra/oculus* de la bataille d'Alexandre ; 10. péristyles.

traditionnellement placés les *armaria*, placards contenant les *imagines maiorum*, les portraits des ancêtres les plus importants qu'on sortait aux grandes occasions telles les funérailles d'un membre de la famille : ils étaient alors portés en procession à travers la ville jusqu'au forum à la suite du corps du défunt (Polybe 6, 53). Parmi les ornements de l'*atrium*, figure le *lararium* (*Historia Augusta, vita Alexandri Severi* 29, 2) ou plus exactement *sacrarium* ; c'est devant le laraire que se déroulait l'essentiel des *sacra domestica* : par des offrandes de fleurs, d'aliments, par des libations de miel et de lait, le *pater familias* (le chef de famille) honorait les *Di Manes* des aïeux lors de la célébration des principaux événements familiaux. L'exemple pompéien est remarquable parce qu'il permet d'étudier la topographie religieuse de la *domus*. D'un point de vue strictement archéologique, deux catégories de traces matérielles documentent les laraires et le mobilier de l'aire vésuvienne : les laraires et le mobilier associé aux actes religieux. Le terme *lararium* recouvre une grande diversité de monuments culturels qui se déclinent en plusieurs types, de la simple niche non décorée, à l'*aedicula* sur podium dont les parois étaient peintes ou, plus rarement, aux véritables pièces d'habitation uniquement destinées aux cultes domestiques. La deuxième catégorie recense toutes les statuettes de divinités, souvent en métal (bronze, argent), plus rarement en terre cuite ou en pierre. Ces témoignages, qu'ils soient peints ou sculptés, mettent en scène plusieurs personnages comme l'illustre la célèbre

les espaces se réduisaient en taille et en confort : *qui in pergula natus est aedes non somniatur*, a pu écrire Pétrone (74, 14), évoquant par-là l'écart qui séparait l'habitant d'une vraie demeure de celui qui était né *in pergula*, dans la mezzanine d'une boutique, souvent située, du II^e s. av. au II^e s. ap. J.-C., au rez-de-chaussée des *insulae*, et qui, artisan ou petit commerçant, travaillait, dormait et vivait dans la même pièce.

La *villa* échappe à toute définition exhaustive. La variété typologique, fonctionnelle et planimétrique mais aussi paysagère n'autorise que quelques indications générales. Les sources littéraires, nombreuses mais disparates à plusieurs égards (chronologie, destination et genre littéraire), notamment les textes des agronomes latins, du II^e s. av. J.-C. au V^e s. ap. J.-C., de Caton l'Ancien à Palladius en passant par Varro (I^{er} s. av. J.-C.) et Columelle (I^{er} s. ap. J.-C.), ne permettent pas une définition univoque. La villa, grande résidence située en dehors du centre urbain voire en pleine campagne, était l'apanage de l'élite dirigeante, le correspondant rural de la *domus* : elle était ainsi le cadre de l'*otium* du *dominus*, mais aussi de ses activités économiques, surtout l'agriculture et l'élevage. Édifié sur des terres lui appartenant (*fundia*), le complexe architectural de la villa avait une finalité productive tout en montrant et célébrant le pouvoir du propriétaire et de sa *gens*. Cette double vocation commandait la répartition des lieux (Columelle 1, 6) : la *pars rustica*, réservée aux esclaves et au bétail, la *pars fructuaria* dédiée aux activités productives et au stockage des denrées et la *pars urbana*, où séjournait le *dominus*, et dont l'aménagement luxueux n'était pas seulement l'expression d'un hédonisme personnel ou la condition rendant possible un séjour à la campagne, mais visait aussi à mettre en évidence le *status* social du propriétaire. Émanation comme la *domus* d'un phénomène propre à la société romaine, la *villa* est donc plus qu'un complexe architectural : sa conception relève du pouvoir, de la richesse et de la culture de l'élite sociétale : en ce sens, la *villa* est une expression vraiment typique du monde romain, ce qui n'empêche pas que dans sa planimétrie, dans son architecture, dans son décor (les pièces ainsi que les jardins)

soient perceptibles l'influence d'autres cultures que la tradition romano-italique, et surtout, à partir du II^e s. av. J.-C., l'empreinte hellénistique. Le phénomène de la villa, qui exista en Italie depuis le V^e s. av. J.-C. (cf. la villa de l'Auditorium, tout près de Rome) pour disparaître, avec les caractéristiques évoquées ci-dessus, au V^e s. ap. J.-C. la villa du Casale, près de Piazza Armerina, Sicile), s'était entre-temps diffusé à l'échelle de tout l'Empire, avec évidemment une série de changements importants au fil des siècles. Si la répartition fonctionnelle, en quartiers résidentiels et productifs, semble perdurer dans le temps, comme l'attestent la villa de Blera, près de Tarquinia, au II^e s. av. J.-C., et la fameuse villa de Settefinestre (dans les environs de Cosa), propriété d'un consul de l'année 23 av. J.-C., Lucius Sestius, exemple parmi les plus illustres d'une économie foncière à exploitation servile. À partir du III^e s. ap. J.-C., les élites urbaines abandonnèrent les villes pour s'implanter définitivement dans leurs *latifundia* ruraux : d'un point de vue archéologique, ce phénomène se traduit par un luxe accru (mosaïques, peintures, œuvres d'art etc.), l'extension, la variété architecturale de leurs résidences, comme le montrent, par exemple, la villa de Otrange, non loin de Trèves, en *Gallia Belgica* et celle de Montmaurin en *Gallia Aquitania* qui, au IV^e s. ap. J.-C., se dota d'une planimétrie monumentale (Balmelle, 2001). Dans l'Antiquité tardive, les *villae* devinrent les résidences permanentes de l'aristocratie d'où étaient supervisées et gérées les propriétés constituant les *latifundia* : la villa est alors un véritable *palatium* d'un territoire dont le *possessor*, le propriétaire, est d'une certaine manière le souverain. Ainsi furent édifîés des complexes d'une richesse extraordinaire pouvant parfois rivaliser avec les résidences impériales : c'est le cas de la villa du Casale déjà évoquée, fameuse pour ses remarquables mosaïques, ou de celle d'Aiano (fig. 18-117), dans les environs de Sienna, récemment fouillée et caractérisée par une exceptionnelle salle centrale à trois absides inscrite dans un ambulatorio hexalobé (*ambulatio polylobata*) et par la *luxuria* de sa décoration pariétale, d'inspiration marine, réalisée au IV^e s. ap. J.-C. en pâte de verre produite à Alexandrie d'Égypte (M. Cavalieri, 2016).

L'urbanisme et la culture figurative dans les provinces de l'empire

Le II^e s. ap. J.-C. fut une période de grande mobilité sociale pour les élites provinciales qui se haussèrent, dans certains cas, jusqu'à la sphère impériale. C'est sans doute là le signe le plus évident du succès de l'idéologie fondant l'Empire romain : sa capacité à s'agrandir en intégrant dans les rouages du pouvoir les élites de toutes les régions annexées. C'est aussi la manifestation la plus claire de la réussite de ce que nous appelons romanisation : la diffusion dans les nations conquises de manières de vivre, de valeurs, d'idéologies, d'expressions artistiques – en un mot de la culture – qui identifie la société romaine. La romanisation, stratégie employée consciemment par Rome, recourut à un formidable outil, l'urbanisation : des villes dont la mentalité romaine dictait la topographie, l'urbanisme, l'architecture et la décoration furent construites, en particulier dans les provinces occidentales. L'adoption des modes de vie romaine par les élites locales était la condition *sine qua non* de leur accession au Sénat de Rome : ainsi en avait décidé la Rome conquérante qui, parallèlement à cette stratégie d'acculturation de ses nouveaux sujets, n'hésitait pas à agresser ou réprimer violemment les insoumis. Dans les provinces orientales, qui possédaient évidemment une culture urbaine riche et séculaire, sans parler de leurs traditions culturelles, Rome n'implantait pas son mode de vie aussi profondément qu'en Occident, même si, ayant elle-même beaucoup appris des cultures grecque et orientale à partir du III^e s. av. J.-C., elle voulut laisser des traces tangibles de sa domination en refondant des villes, en construisant des édifices publics et en produisant des créations artistiques, avec l'objectif de rendre évidents et déterminants sa présence et le conditionnement exercé par elle sur la vie politique, sociale et culturelle.

Le résultat fut l'émergence de groupes dirigeants transnationaux qui, malgré un lien fort avec la culture de leurs régions d'origine, se

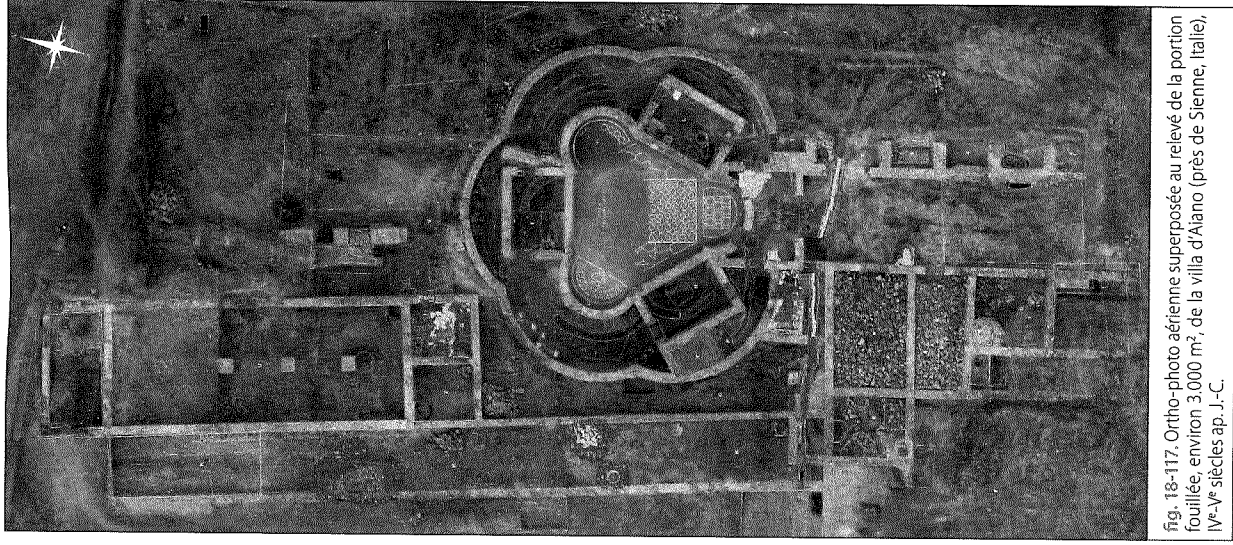


fig. 18-117. Orthon-photo aérienne superposée au relevé de la portion fouillée, environ 3 000 m², de la villa d'Aliano (près de Sienne, Italie), IV^e-V^e siècles ap. J.-C.

reconnaissaient en des valeurs, un *modus vivendi*, des croyances, des goûts communs, jusqu'à forger une véritable culture constituée de comportements, de coutumes et d'une production intellectuelle et artistique que l'archéologie moderne identifie dans tout l'empire. En fait, la romanisation eut aussi comme conséquence la création et la diffusion dans toute la romanité d'un imaginaire

collectif commun, duquel les images, les histoires, les mythes, les croyances et les valeurs évoluaient sous l'égide de Rome.

Si efficace qu'elle soit, la romanisation des provinces conquises n'empêcha pas la persistance des traditions régionales qui transparaissent plus ou moins clairement dans les expressions artistiques liées aux élites locales, les nuancant parfois simplement d'une tonalité particulière dans les groupes sociaux les plus cultivés. Voyons de plus près ces caractères régionaux, qui retiennent généralement peu l'attention.

Ici encore se marque le contraste entre les parties occidentale et orientale de l'empire. L'Orient possède une civilisation urbaine séculaire et une tradition culturelle variée et raffinée qui jouèrent un rôle décisif dans la formation de la culture romaine. En art, cette diversité se manifeste par une sensibilité imprégnée de l'héritage des périodes classique et hellénistique, et est servie par la maîtrise d'un savoir-faire transmis depuis des générations dans les ateliers d'artistes et d'artisans. Ces professionnels peuvent avoir parmi leurs commanditaires la cour impériale comme c'est le cas pour l'école d'Aphrodisias. Ces régions sont donc caractérisées par une sensibilité artistique aiguë et capable d'adhérer aux modèles classiques et hellénistiques sans les réduire à une simple question formelle ou esthétique banalisante. Au contraire, la partie occidentale et surtout septentrionale de l'empire cultive une tradition artistique locale et développe des langages expressifs de type symbolique : lorsqu'ils entrent en contact avec l'art grec, classique et hellénistique, ils l'absorbent et le métabolisent d'une manière très différente selon les cas, avec une tendance à l'expression figurative non-naturaliste, surtout dans les œuvres figuratives.

Un aperçu de l'art des provinces romaines d'Occident se focalise nécessairement sur les interventions urbaines et architecturales dans ces régions, puisque les cités et l'architecture surtout ont reçu l'empreinte de la présence romaine. Dans des territoires où habiter en ville n'allait pas nécessairement de soi, la construction de centres urbains et d'infrastructures certes, mais aussi

l'édification de forums, de thermes, et d'amphithéâtres tel celui de Nîmes, si typiques du mode de vie des villes italiques, sont en fait la prémisses indispensable à la romanisation. L'architecture publique des provinces fit fructifier la grande tradition romaine, déjà bien solide, en accentuant les aspects de monumentalité et de richesse du décor : rien ne pouvait manifester plus éloquemment la force et la puissance de Rome. Le majestueux pont d'Alcántara (province de *Lusitania*, Espagne) (fig. 18-118), également connu sous le nom de pont Trajan, construit sur le fleuve Tago, est ainsi un des ouvrages les plus caractéristiques de l'architecture ibérique d'âge impérial.

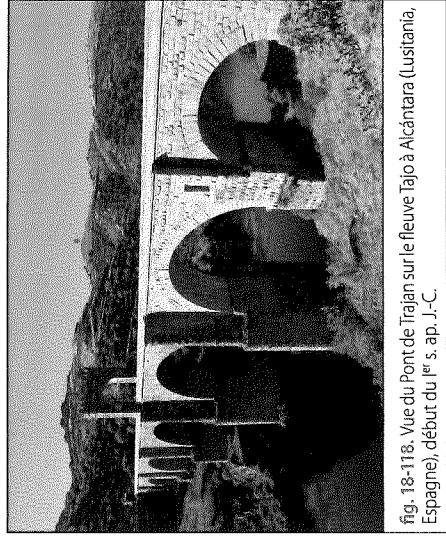


fig. 18-118. Vue du Pont de Trajan sur le fleuve Tago à Alcántara (Lusitania, Espagne), début du I^{er} s. ap. J.-C.

Dans une perspective historico-archéologique, la sculpture est assurément une forme d'art très instructive et c'est celle qui documente le plus, en l'occurrence, l'idée d'un art provincial, expression à connotation plutôt négative par le passé. Ce qui caractérise « l'art plébien », comme le définit R. Bianchi Bandinelli n'est pas tant une marque sociale, que la préférence pour les formes symboliques des langages adoptés. Tandis que « l'art patricien » donne la primauté à des problèmes de forme et d'expression artistique, dans l'art plébien dominant des exigences pratiques et immédiates : l'économie de moyens, la célébration du commanditaire et de son *cursus honorum*, l'immédiateté de la narration et sa facile lisibilité (Bianchi Bandinelli, 1967). Ainsi, les portraits locaux, bien qu'influencés à divers degrés par la tradition hellénistique, privilégièrent, surtout si

le *statut* social du commanditaire est modeste, des formes éloignées de toute idéalisation et optèrent pour une forte empreinte physiologique qui mettait en valeur le rang social du défunt par la tenue ou par les attributs conformes à la tradition locale, et surtout la coiffure (fig. 18-119) ou la coupe du vêtement. Des formules d'avantage liées à une volonté classicisante ne manquent pas pour autant, surtout dans les couches sociales les plus élevées : la conception et la décoration des œuvres ainsi que la position des figures et le traitement des vêtements présentent généralement plus de diversité que les portraits (fig. 18-120). L'adhésion à des modèles classiques est plus évidente dans le traitement de sujets mythologiques, en dépit de la schématisation et de la géométrisation, qui s'observent d'autant plus que les régions sont plus éloignées de la Méditerranée, de Rome ou des plus importantes artères de communication : le mausolée de Vervicius au Musée archéologique d'Arlon (Clérin, 2012) (fig. 18-121) en est un bon exemple.

Dans la sphère funéraire, on a conservé nombre de scènes évoquant la vie quotidienne du défunt, souvent peu soucieuses de réalisme dans la représentation de l'espace et des corps, mais où l'attention se porte davantage sur le signifié symbolique, avec fréquemment la volonté d'expliquer le rang social. Pour l'homme, c'est l'activité professionnelle qui est mise en avant, souvent accompagnée d'indicateurs d'une certaine richesse économique et d'allusions à quelque charge publique assumée ; pour la femme, c'est la coiffure et l'habillement, l'évocation de sa beauté et donc de sa séduction en tant qu'épouse et mère, qui sont d'ordinaire essentielles (fig. 18-122 et 18-123).

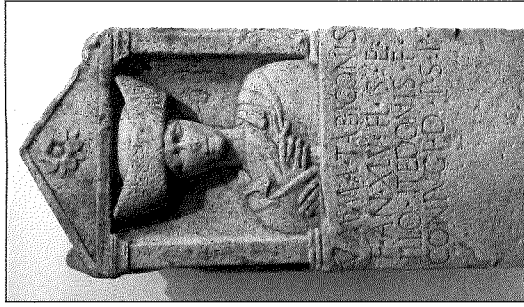


fig. 18-119. Stèle funéraire d'Umma Tabiconis (AE 1920, 66) provenant de Carnuntum (Pannonia Superior, Autriche).



fig. 18-120. Pilier dit « à la danseuse ».

Les provinces d'Afrique, dont la croissance économique permit l'avènement des groupes dirigeants extrêmement riches, constituent un cas particulier. Dans cet immense territoire, la démarche urbanistique fut une véritable vague de fond qui se traduisit par la fondation de nombreux *municipia* et *coloniae* ou, en Égypte, province à statut particulier, par des interventions dans le cadre de villes déjà existantes. Les richissimes évergètes locaux, ne soutinrent pas seulement des projets de monumentalisation urbaine, mais s'aménagèrent aussi des demeures luxueuses au décor raffiné. Pour la mosaïque en particulier, de nombreux vestiges de très grande qualité sont préservés grâce à des conditions climatiques favorables. À partir du II^e s. ap. J.-C., elle a des caractéristiques bien définies : la tradition hellénistique est réinterprétée selon des canons fondés sur une recherche poussée des effets picturaux de couleurs et une forte tendance à l'expressivité formelle. À l'époque antonine, Acholla, municipe maritime appartenant à la province de l'*Africa Proconsularis* (Tunisie), a possédé une école très active de mosaïstes. La Maison du triomphe de Neptune (150-170 ap. J.-C.) en est un exemple éloquent : les pavements des salles de fonction représentent des scènes figurées tandis que ceux des autres pièces sont décorés en style floral dont les motifs sont combinés à la composition géométrique du fond. Illustrant tous les sujets connus ailleurs dans l'empire, la production africaine de mosaïques, se caractérise par sa manière originale de composer la scène moyennant une sorte de narration continue, disposée sur des registres superposés, souvent sans solution de continuité ; le spectateur embrasse l'ensemble de la mosaïque d'un seul point de vue. À l'inverse,

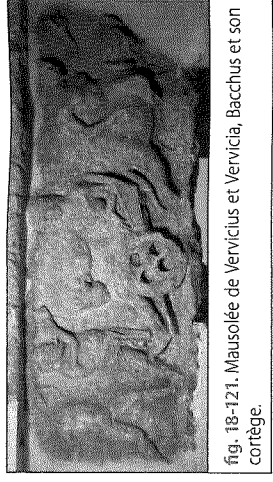


fig. 18-121. Mausolée de Vervicius et Vervicia, Bacchus et son cortège.

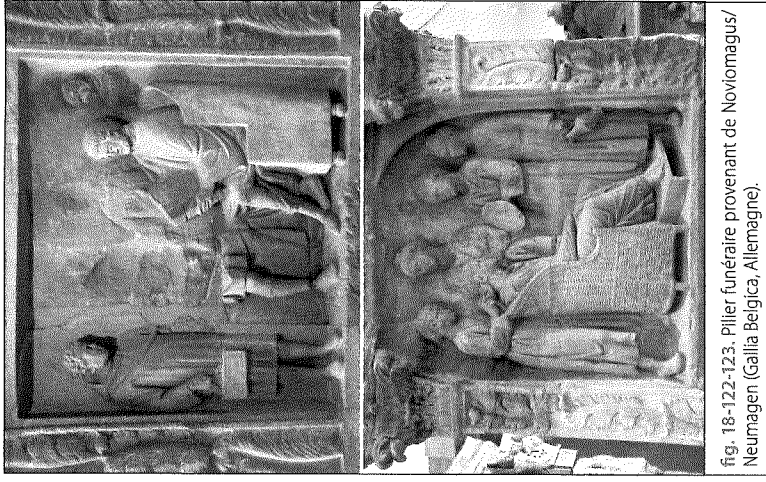


fig. 18-122-123. Pilier funéraire provenant de Noviomagus/Neumagen (Gallia Belgica, Allemagne).

la tradition des provinces occidentales s'appuie sur une composition centrifuge : la scène principale est entourée d'autres scènes orientées chacune différemment, ce qui multiplie les points de vue.

La province d'Égypte se distingue par une tradition artistique particulière : son passé, tributaire du monde pharaonique puis hellénistique, eut des retombées manifestes sur le langage formel et sur le choix des sujets à l'époque romaine, comme le montrent les célèbres portraits funéraires du Fayoum. Plus généralement, les provinces africaines ont conservé

maintes attestations de ce que nous avons appelé art plébéien : des expressions artistiques issues de milieux sociaux plus humbles recourant à des expressions plus immédiates, plus élémentaires pour exalter les commanditaires (fig. 18-124). Il en va tout autrement dans les provinces orientales. Dans l'Orient d'époque romaine, on l'a vu, la tradition culturelle resta forte et la pratique d'un langage formel empreint de l'expérience hellénistique ne fut jamais abandonnée. Cette sensibilité formelle et la contrainte de la *mimesis* restèrent vivaces dans les provinces orientales même lorsque le goût se réorienta vers une expressivité plus intense voire pathétique ou, pour utiliser une catégorie métahistorique, baroque, qui multiplia la recherche d'éléments décoratifs, comme dans le portrait d'Hérode Atticus (2^e moitié du II^e s. ap. J.-C.). Si ceci vaut pour la sculpture, les mosaïques qui décoraient les riches demeures d'Antioche (province de *Syria*, aujourd'hui en Turquie) semblent encore s'inscrire dans la tradition hellénistique : en témoignent la complexité de la composition, la mise en scène de paysages selon les conventions de la perspective, la caractérisation mimétique de l'image et le goût pictural des grands ensembles.

Sans doute influencée par la tradition romaine venant d'Occident, la riche production architecturale, tant publique que privée, mérite, elle aussi de retenir l'attention : la fusion d'expériences différentes produit ici des synthèses où les modèles romains sont réinventés avec une sensibilité orientale, à moins que le goût oriental ne soit adapté aux schémas romains, comme dans le fameux monument funéraire de C. Julius Antiochus Epiphanes Philopappus (dernier descendant de la dynastie royale de Commagène et consul romain en 109 ap. J.-C.), qui domine encore la colline des Muses à Athènes (fig. 18-125). Un autre exemple éclairant de la contamination architecturale et donc culturelle entre Rome et le monde grec est la bibliothèque de Celsus à Ephèse, capitale de la province d'*Asia* (Turquie). Sise sur une petite place qui en accentue la monumentalité, à côté de la porte de Mazaeus et Mithridate d'époque augustéenne, la bibliothèque fut terminée en

117-118 ap. J.-C. par le consul Ti. Julius Aquila, pour son père Ti. Julius Celsus Polemaeanus, consul en 92 ap. J.-C. et proconsul d'Asie sous Trajan, en 105-106 ap. J.-C., qui laissa à ses héritiers un legs de 25 000 deniers pour la gestion et l'accroissement du fonds de livres. La bibliothèque était donc aussi un héros ou *monumentum familiare* au sens funéraire et architectural du terme : construite pour stocker 12 000 rouleaux, elle servait par ailleurs de tombeau monumental pour Celsus dont le sarcophage était conservé dans une crypte voûtée, tandis que sa *Panzer Statue* en proconsul (ou selon une autre hypothèse, celle de son fils Aquila), logée dans une des quatre niches de l'étage supérieur de la façade, dominait la place. La façade en tabernacles de l'édifice avait été conçue pour attirer le regard des passants sur sa décoration riche et baroque ; la scénographie, inspirée à l'origine des *frontes scaenae* théâtrales, à deux niveaux, couronnait la perspective de la Voie des Curètes (Cavalieri 2017, p. 88-90). Ce monument constitue du point de vue idéologique une étape cruciale dans l'emploi de la culture comme affirmation du *status*, une attitude qui perdura jusqu'à l'Antiquité tardive (fig. 18-126).

Enfin, le phénomène du gigantisme monumental caractérise une partie de l'architecture publique des provinces orientales : la taille des édifices emphatiquement surdimensionnés signale la richesse et l'importance de l'acte évergétique. C'est le cas du sanctuaire de Jupiter à Baalbek (Héliopolis, province de *Syria*, aujourd'hui au Liban). Il s'agit d'un sanctuaire consacré à la triade héliopolitaine (Jupiter, Vénus et Mercure) dont la construction dura des siècles ; l'axe de développement est-ouest atteint 400 m de

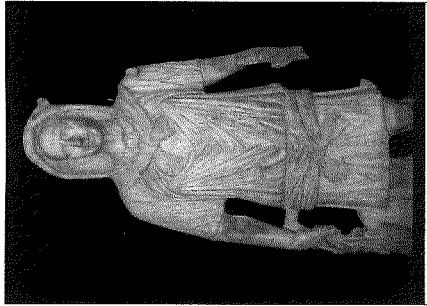


fig. 18-124. Statue-portrait funéraire de marbre de Massicault (aujourd'hui Borj El Amri, Tunisie).

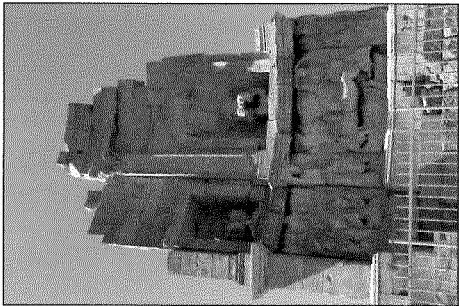


fig. 18-125. Mausolée de marbre pentélique de Philopappos.

long. Au sud du temple de Jupiter fut construit au milieu du II^e s. ap. J.-C. le « petit temple » ou « temple de Bacchus » (fig. 18-127). Bien que de dimensions inférieures à celles du temple de Jupiter (69 m de long sur 36 de large avec des colonnes hautes de 22 m), il figure, lui aussi, parmi les plus grands temples du monde romain. Ce périptère de 8 × 15 colonnes corinthiennes, érigé sur un podium, est précédé d'un grand escalier de 34 marches. Le complexe monumental de Baalbek est tout entier inspiré par une recherche de majestueuse monumentalité, vraisemblablement liée en tout cas pour le « petit temple », aux cultes à mystères en l'honneur de Mercure.

En architecture urbaine comme dans tant d'autres domaines l'Empire romain ne parle pas une seule langue. La variété que nous avons observée s'explique par l'ampleur et l'hétérogénéité de son territoire. Des constantes se dégagent malgré tout : l'art officiel s'inspire davantage de la tradition classique, tandis que celui émanant de la sphère privée est plus sensible, davantage portée sur le symbolisme de l'image. À y regarder de plus près, l'humus local difficilement/

ne disparaît jamais complètement mais est plus ou moins oblitéré par les variations que lui impose, avec des formules variées et changeantes, le processus tenace de la romanisation. Tous moyens confondus, (urbanisme, architecture, image, décor etc.), le creuset de la culture figurative romaine contribue à la formation d'un langage transnational, expression privilégiée des aristocraties impériales, mais qu'adoptent aussi les commanditaires de moindre position sociale, et qui subsistera jusqu'àux grands changements marquant l'Antiquité tardive (Grassigli 2008, p. 182-193).

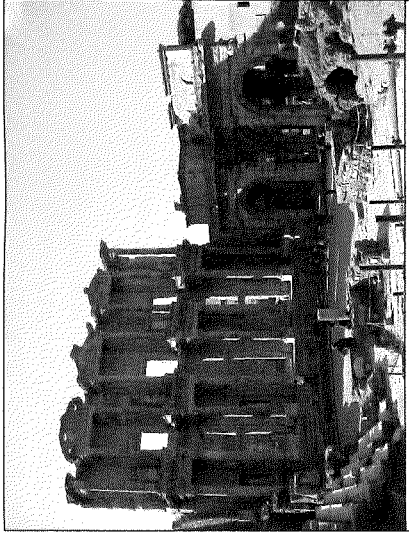


fig. 18-126. La bibliothèque de Celsus à Ephèse (Turquie).

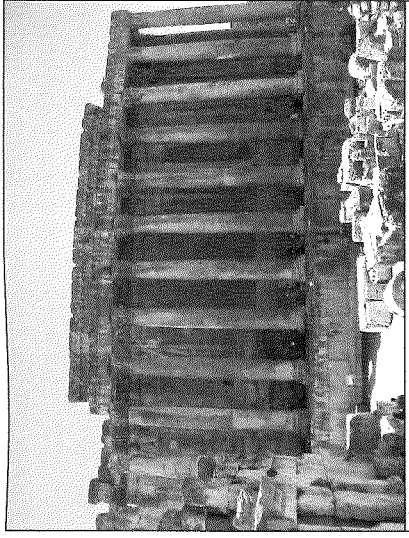


fig. 18-127. Temple dit de Bacchus à Baalbek (Liban), côté sud : milieu du II^e s. ap. J.-C.

Bibliographie

ALCOCK S., *Graecia capta. The Landscapes of Roman Greece*, Cambridge, University Press, Cambridge, 1993.

AMOROSO N., CAVALIERI M., MEUNIER N.-L.-J. (éd.), *Locum Armarium Libros. Livres et bibliothèques dans l'Antiquité*, Fervet Opus, 2, Presses universitaires de Louvain, Louvain-la-Neuve, 2017.

BALDASSARRI P., *Sebastoi Soteri, Edilizia monumentale ad Atene durante il saeculum augustum*, G. Bretschneider, Rome, 1998.

BALMELLE C., *Les demeures aristocratiques d'Aquitaine. Société et culture de l'Antiquité tardive dans le Sud-Ouest de la Gaule*, Ausonius, Bordeaux-Paris, 2001.

BALTY J.-C., *Curia Ordinis. Recherches d'architecture et d'urbanisme antiques sur les curies provinciales du monde romain*, Académie Royale de Belgique, Bruxelles, 1991.

BRANCHI BANDINELLI R., *Arte Plebea, Dialoghi di Archeologia*, I, 1967.

CAVALIERI M., *Il culto imperiale nelle province galliche. L'immagine e il suo contesto religioso : santuari, templi e teatri*, Florentia. *Studi di archeologia*, 2, 2007, 213-256.

CAVALIERI M., *L'alta Valdelsa in età tardo-antica : continuità e trasformazione di un paesaggio. Notiziario della Soprintendenza ai Beni Archeologici della Toscana*, Florence, 2016, 105-117.

CAVALIERI M., Βιβλιοθήκη/Bibliotheca : le mot et la chose en Grèce et à Rome, dans AMOROSO N., CAVALIERI M., MEUNIER N.-L.-J. (éd.), *Locum Armarium Libros. Livres et bibliothèques dans l'Antiquité*, Fervet Opus, 2, Presses universitaires de Louvain, Louvain-la-Neuve, 2017, 23-125.

CAVALIERI M., Ὁς χιὼν ἡ πόλις πάλιν καλῶνται. Fonti e categorie storiografiche sull'identità romana, *RANT*, 10, 2013, 41-84.

CLERIN H., *Le mausolée de Vervicius et Vervicia du Musée archéologique d'Arlon. Une des clefs de lecture des considérations de la mort à Orolaunum*, *Volumen*, 7-8, 2012, 105-145.

ENGELS D., *Roman Corinth*, The University of Chicago Press, Chicago-Londres, 1990.

FABIANI F., *L'urbanistica : città e paesaggi*, Carocci, Rome, 2017.

GHEDINI F., BUENO M., NOVELLO M. (éd.), *Moenibus et portu celeberrima. Aquileia : storia di una città*, Istituto poligrafico Rome, 2009.

GRASSIGLI G.-L., *Città e cultura figurativa nelle province dell'impero*, dans TORELLI M., MENICCHETTI M., GRASSIGLI G.-L., *Arte e archeologia nel mondo romano*, Longanesi, Milan, 2008, 182-193.

GRASSIGLI G.-L., *La scena domestica e il suo immaginario. I temi figurati nei mosaici della Cisalpina*, Edizioni scientifiche italiane, Naples, 1998.

GROS P., *Architettura e società nell'Italia romana*, Armando Curcio Editore, Rome 1987.

GROS P., *L'architecture romaine du début du III^e siècle av. J.-C. à la fin du Haut-Empire*. 1. Les monuments publics, Picard, Paris, 1996.

GROS P., *L'architecture romaine du début du III^e siècle av. J.-C. à la fin du Haut-Empire*. 2. Maisons, palais, villas et tombeaux, Picard, Paris, 2001.

GROS P., TORELLI M., *Storia dell'urbanistica. Il mondo romano*, Laterza, Rome-Bari, 1994.

LE ROUX P., *L'Empire romain*, Que sais-je ? Paris, 2005.

PESANDO F., GUIDOBALDI M.-P., *Pompei, Oplontis, Ercolano, Stabiae. Guide archeologica*, Laterza, Rome-Bari, 2006.

RATTE C., SMITH R.-R., Archaeological Research at Aphrodisias in Caria 2002-2005, *American Journal of Archaeology*, 112, 2008, 713-751.

THOMPSON H.-VA., WYCHERLEY R.-E., *The Athenian Agora*, XIV : *The Agora of Athens*, The American School of Classical Studies at Athens, Princeton, 1972.

TORELLI M., MENICETTI M., GRASSIGLI G.-L., *Arte e archeologia del mondo romano*, Longanesi, Milan, 2008.

TRAVLOS J., *Bildlexikon zur Topographie des antiken Athens*, Ernst Verlag, Tübingen, 1971.

WARD-PERKINS J.-B., *Roman Imperial Architecture*, Yale University Press, 1981.

ZANKER P., *La città romana*, Laterza, Rome-Bari, 2013.

Chapitre 19

LES CITÉS, RELAIS DE ROME

R. GONZÁLEZ VILLAEUSCUA

avec une dominante comparatiste : les empires coloniaux ont des caractéristiques communes. Il est très éclairant de comprendre combien les processus coloniaux très récents peuvent nous apprendre sur les colonisateurs d'autres époques et vice-versa : la lecture de l'ouvrage *Les empires coloniaux. XIX-XX^e siècle*, (Singaravélou, 2013), notamment les contributions sur les transformations territoriales et urbaines (Blais, 2013) résultent d'un grand intérêt heuristique pour les modèles et processus de différentes sociétés et chronologies.

Dès ce point de vue, si l'étude de la colonisation et de la romanisation (et, en l'occurrence des villes romaines) avait mis l'accent sur les lieux du pouvoir des élites, les monuments romains de l'État, et le degré de similitude entre les provinces (Mattingly, 2011, 38-41) ; les études récentes essayent de mettre en relief les interactions entre les sociétés locales et le pouvoir, ainsi que les influences réciproques et leurs interactions ainsi que le degré de différence / divergence d'un modèle global. Si les études sur la ville romaine avaient une tendance à souligner les homogénéités ou les fondations des colonies romaines, les recherches actuelles mettent l'accent sur les

Des « villes romaines » aux « réseaux de villes »

Durant ces derniers trente ans, l'étude de la ville romaine est passée de l'analyse idiographique qui avait une tendance à comprendre les petites variations sur un modèle global de « ville romaine » à partir de monographies urbaines et d'études de cas (Grimal, 1954), à l'analyse du rôle des villes dans un réseau ou un système de cités.

Cette approche a bénéficié de l'abandon progressif du concept de « romanisation » (Le Roux, 2004) considéré trop de « haut en bas », dans lequel dominait un paradigme qui comprend les villes comme un relais, expression de la puissance de Rome et par l'augmentation des études d'histoire mondiale d'abord, et globale, plus tard, depuis le début du siècle. L'Empire Romain est un sujet historique de premier ordre pour la compréhension du processus de la mondialisation et une période historique riche en interactions (géographiques, commerciales, ethniques, sociales...) qui font l'objet de prédilection de ce courant historiographique. La *global history* est une approche qui permet les rapprochements spatiaux et temporels